

## Nouveautés

---

Number 114, Summer 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56176ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1999). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (114), 4–23.

# Sacàtibi ! Sacàtabac !

Victor-Lévy Beaulieu  
**LES CONTES QUÉBÉCOIS  
DU GRAND-PÈRE FORGERON  
À SON PETIT-FILS BOUSCOTTE**  
Éditions Trois-Pistoles,  
Trois-Pistoles, 1998, 150 p.

**L**es amoureux de la parlure québécoise trouveront beaucoup de bonheur à relire nos contes et légendes ressuscités, cette fois-ci, dans l'écriture si bellement désuète de Victor-Lévy Beaulieu. Il faut se rappeler que l'écrivain avait réuni en 1974 les *Contes de Jos Violon* de Louis Fréchette aux éditions L'Aurore. Il signait alors une préface louangeuse où il racontait comment lui-même avait reçu, enfant, l'éblouissement de ces contes par son grand-père Toine, le forgeron conteur de Trois-Pistoles. C'est dans cette illumination surgie tout droit de son enfance que Beaulieu nous transporte ainsi qu'en une chasse-galerie de mots savoureux au temps québécois de nos ancêtres conteurs.

Les neuf récits sont narrés à deux niveaux : le romancier se souvient d'abord des émotions qui habitaient le jeune Bouscotte au moment où le grand-père « entrait en racontement » (p. 28) avant de lancer ses récits à grands coups de paroles magiques : « Sacàtibi ! Sacàtabac ! » ou « Cric, crac, cra, les enfants ! Dans mes parli, parlo, parlons, entendez astheure... » Puis les histoires pénètrent d'elles-mêmes dans le vieux fonds des grands mythes qui ont bâti notre mémoire collective. C'est donc au moyen d'une habile mise en abyme que Beaulieu ressuscite les paroles de l'ancêtre Toine racontant ses fables merveilleuses au petit Bouscotte qui, devenu adulte et jongleur de mots, les raconte à son tour au lecteur en sautant à pieds joints dans le plaisir du mensonge bien figolé.

Vous aimerez entendre Victor-Lévy Beaulieu raconter les émotions douces de son enfance émerveillée autant que les contes et légendes qui font l'objet de ce livre. Plusieurs sont connus : « La Chasse-galerie », « Rose Latulipe », « Le grand cheval noir du diable constructeur d'église ». D'autres naissent de l'imaginaire du romancier que ces grandes histoires du passé

ont enflammé comme s'enflammait jadis l'imagination du grand-père Toine. Au cœur du recueil, on reconnaîtra les belles illustrations d'Henri Julien — elles avaient également paru dans les *Contes de Jos Violon* — l'un des premiers à avoir « imagé »

nos contes québécois. Un lexique est aussi placé à la fin pour ceux qui n'auraient pas l'oreille faite aux beaux mots tout en images que les mémoires d'aujourd'hui ont intérêt à conserver comme autant de trésors humains.

Christian Bélanger

## Cric, crac, cra, les enfants

Raymond Cloutier



MARTINE DOYON

### Un ordre théâtral ne s'institue que par un long désordre

Raymond Cloutier

**LE BEAU MILIEU**

Chronique d'une diatribe

Lancôt éditeur,

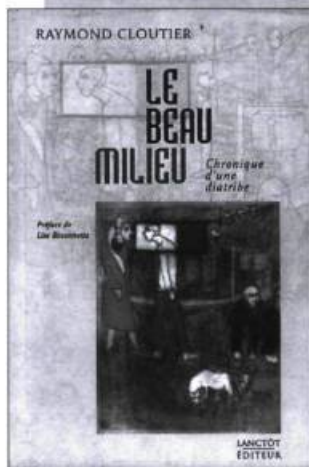
Outremont, 1999, 143 p.

chronique

**L'**hiver dernier, *Le Devoir* publiait un texte du comédien Raymond Cloutier sur l'état du théâtre à Montréal. Son argument est simple et peu révolutionnaire : si les compagnies institutionnelles montréalaises montaient moins de pièces et les jouaient plus longtemps, grâce à une politique d'alternance et en tenant moins compte de l'importance des abonnés, les spectacles deviendraient accessibles à un plus grand nombre de spectateurs et l'argent ainsi économisé pourrait servir à améliorer les conditions de travail des créateurs. Cependant, il n'avait pas prévu la vive réaction du milieu théâtral : quelques encouragements timides des uns, mais surtout des réprimandes, des sermones, voire des attaques personnelles des autres. Bref, plutôt qu'attaquer le message, on s'en est pris au messager.

*Le beau milieu* relate cette diatribe qui a duré près de neuf mois, de mars à décembre 1998, racontée avec honnêteté et une certaine candeur par Cloutier, qui a pris soin d'inclure les articles et les lettres qui sont venus ponctuer cette aventure. Ainsi l'ouvrage ressemble à un collectif sur les relations parfois tendues entre le théâtre et le marché. Mais, plus encore, *Le beau milieu* montre à quel point tout débat devient difficile au Québec, en particulier dans les milieux artistique et culturel, où la pensée unique tend à régner de plus en plus, sans tomber dans la bassesse et la facilité. Car, comme le rappelle Cloutier en épigraphe : « Un ordre théâtral ne s'institue que par un long désordre » (Louis Jovet).

Louis Fiset





## naître à la vieillesse

Claude Olievenstein

### NAISSANCE DE LA VIEILLESSE

Odile Jacob, Paris, 1999, 200 p.

Quand le corps et l'esprit ne peuvent plus accomplir ce qu'ils exécutaient avec aisance, c'est qu'un point de non-retour a imprimé sa marque. Tel est le glissement que le spécialiste autorisé de la toxicomanie interroge dans la *Naissance de la vieillesse* à travers ce qu'il appelle la « phénoménologie des sentiments et des sensations » pour justement faire ressortir « l'humanité de l'homme, dans ce qu'elle a de grandiose et de vil ». Avec lucidité, le clinicien jette sur son propre cas le regard froid de l'exactitude tout en mesurant par ailleurs avec une certaine angoisse la flétrissure de l'être que condamnent l'âge et ses inévitables avatars. En mettant en évidence les multiples symptômes qui font « naître à la vieillesse », il n'est pas sans évaluer leurs manifestations comme des signes implacables et, disons-le sans fard, terrifiants. Si pour d'aucuns la vieillesse se résume à un naufrage, pour d'autres, en revanche, cette perspective offre une nouvelle façon de naviguer : l'essayiste sonde donc aussi les eaux moins troubles, voire tonifiantes et fécondes, qu'apporte la sage maturité de l'âge. Sachant pertinemment que personne n'échappe aux « saisons de la vie », l'auteur, dans la fin de la soixantaine, scrute avec une fatale sérénité les mille et un dérèglements de l'organisme aussi bien physiques que psychologiques.

Les formulations lapidaires et assassines, le choix des images évocatrices vivifient pour ainsi dire le propos dévastateur qui ne s'empêtré pas dans la dentelle : la réalité crue exprimée avec franchise et en toute simplicité confondante raconte la révolte et la résignation, instruit sans indulgence sur les offenses du temps et de l'âge. Cet essai, loin des préoccupations du jeune premier à l'hédonisme conquérant, fait réfléchir l'humain qui, tout étonné, taquine déjà la cinquantaine.

Yvon Bellemare

Robert Lalonde

### LE VACARMEUR

Boréal, Montréal, 1999, 170 p.

Sous-titré « Notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire », *Le vacarmeur* s'inscrit dans la continuité du *Monde sur le flanc de la truite* paru en 1997 : même structure par fragments, où l'on croise les fantômes de Flaubert et de Miron, les phrases de Giono, de Piroette, de Flannery O'Connor et d'autres, qui fournissent, avec le mouvement des saisons, le piaillage des oiseaux et le bruissement des feuillages, l'aliment d'une méditation attentive sur la création — celle de Dieu comme celle de l'homme qui tente d'en rendre compte.

L'univers de Robert Lalonde est un univers de précision. De la contemplation du lac dégelant au printemps, de l'admiration réitérée pour une phrase lue et relue, dérivent les réflexions du « vacarmeur [...] qui n'aperçoit pas la bête qu'il traque, mais la cherche, la devine dans les limbes de la fardoche », explorant sans relâche la relation de l'homme avec la création pour en restituer toutes les désinences, et révéler la force contenue des choses infimes du monde. Le résultat de cette traque est une phrase qui ne peut toujours, comme la nature elle-même et comme l'écrivain, « perpétuel *beginning writer* », que recommencer, se recommencer. Le texte foisonne de métaphores où trouvent à s'allier, dans une variété de nuances qui semblent inépuisables, le monde extérieur au monde intérieur de l'écrivain qui « travaille avec son corps, ses sens » et donne consistance aux syllabes étranges, fabuleuses, de la « chibagne » et du « butor », richesse de mots extirpés de l'oubli, avec les réalités lointaines ou proches qu'ils désignent.

Tout entier dédié à la vie, *Le vacarmeur* prend le parti de la joie et de la beauté ; la mélancolie et la tristesse qui s'y glissent ne sont là, semble-t-il, que pour mieux révéler la douceur qu'ils recèlent. Et s'il arrive parfois que la sincérité se perde dans la volonté de bien dire, que les mots semblent empruntés plutôt qu'habi-

## dans les limbes de la fardoche



tés, il reste que cet art de vivre auquel Robert Lalonde convie le lecteur, cette discipline du regardeur, du senteux, de celui qui se coule « dans l'ardente familiarité des êtres et des choses », donne lieu à un authentique plaisir de lecture.

Virginie Rompré

Laurent Laplante

### LA PERSONNE IMMÉDIATE

L'Hexagone, Montréal, 1998, 270 p.

Coll. « La ligne du risque »

Ébranler les certitudes du confort et de l'irresponsabilité individuelle ou collective, tel est le but avoué de l'essai vif et provocant de Laurent Laplante, *La personne immédiate*. En trente textes bien sentis, à l'occasion émotifs ou virulents, jalonnés de quinze pauses méditatives intitulées « Aux marges de l'écriture », qui lui permettent de « baliser [s]on parcours » (p. 34), le journaliste et critique analyse la myopie dont sont, consciemment ou non, victimes les trois cercles de ce qu'il nomme « la pensée immédiate » : les citoyens, les décideurs et les intellectuels.

Puisant ses nombreux exemples dans l'absence de vision à long terme de ces trois cercles, il dresse un réquisitoire (le mot est-il trop fort ?)



Robert Lalonde



Laurent Laplante

ESSAIS



## une perte de lucidité consentie et consommée au fil des jours

contre le manque de lucidité de ceux qui cultivent la même inaptitude à voir plus loin que l'immédiat. Ses essais « tout-terrain » n'épargnent aucune myopie : par exemple, le morcellement du territoire agricole (« Ma terre en cent morceaux »), la loto (« Le rêve en tranches minces »), l'anarchie automobile (« Des chromosomes motorisés »), la violence à l'école et le décrochage scolaire (« Et pourquoi pas des parents immédiats ? »).

Dans le deuxième cercle, il attaque, parmi les décideurs, ceux qui ne s'attachent qu'au livre immédiat (« Le livre de ce jour »), dénonce les effets pervers de la version française des films américains (« Un cinéma doublement immédiat »), dresse un dur constat des commissions gouvernementales (« Que la démocratie est lente à naître ! »), tombe à bras raccourcis sur le Mouvement Desjardins, qui semble renier la formule coopérative (« À l'assaut de la coopération »), s'en prend à « La myopie des ordres professionnels » et à leur « *statu quo* inentamé et inentamable » (p. 137), et ainsi de suite.

Quant au cercle des intellectuels, il a abandonné son « rôle de vigie » qui est de « prévoir, pressentir, anticiper » (p. 185). Stigmatisant la « trahison des clercs », Laplante déplore « un enlèvement graduel, une lente érosion, une perte de lucidité consentie et consommée au fil des jours » (p. 196). Ses principales cibles : les universitaires, puis les tenants de la « terrifiante rectitude politique » (chap. XXV et XXVI). Il ironise ensuite sur l'« édulcoration du langage » (p. 223) qui, par des circonlocutions astucieuses ou obscures, tend des pièges au commun des mortels.

L'alerte est donnée : sombrerions-nous, un jour ou l'autre, dans la « pensée immédiate », serions-nous occasionnellement des « personnes immédiates » ? Ah ! si les « intéressés » lisaient attentivement cet ouvrage ! Ils remettraient peut-être en cause leurs attitudes, ou leurs habitudes, de myopes, avec la même efficacité, la même clarté et la même ironie que Laurent Laplante.

Gilles Dorion

Denis Saint-Jacques, Julia Bettinotti, Marie-Josée Des Rivières, Paul Bleton et Chantal Savoie

**FEMMES DE RÊVE AU TRAVAIL**  
**Les femmes et le travail dans les productions écrites de grande consommation, au Québec, de 1945 à aujourd'hui**  
Nota bene, Québec, 1998, 187 p.

Ouvrage collectif issu des travaux de membres du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ), *Femmes de rêve au travail* expose les tendances thématiques, formelles, mais surtout idéologiques de la littérature de grande consommation au Québec, à une époque où de nouveaux rôles sociaux s'offraient aux Québécoises et qu'on s'efforçait de leur proposer des modèles pertinents. Qu'il s'agisse de mères au foyer ou de courtisanes, de femmes d'action ou de méditatives, les héroïnes des récits dont il est question ici présentent des profils fort variés et illustrent à quel point la représentation de la femme dans la fiction québécoise a dû évoluer après la Seconde Guerre mondiale.

Cette étude bien documentée expose les bouleversements qu'a subis la littérature destinée aux femmes, dans les magazines, les livres de poche, etc., tout en les rattachant à la réalité de ses lectrices. On y voit donc à quel point la littérature populaire entretient un lien très étroit avec son public, de même que la fonction régulatrice qu'elle exerce, pour le meilleur et pour le pire.

La première partie traite des publications d'après-guerre, où les figures de la mère au foyer et de la princesse commencent à être contestées. La deuxième partie s'arrête aux fictions d'après la Révolution tranquille, lorsque d'importants changements sociaux s'opèrent au Québec, notamment avec la venue du féminisme. La troisième et dernière partie s'intéresse aux romans Harlequin et aux modèles contradictoires qu'ils proposent, de même qu'aux best-sellers, entre autres *Les filles de Caleb* d'Arlette Cousture, qui ont conquis le lectorat féminin en

raison des figures féminines fortes qu'ils exploitent. Comment concilier travail et amour ? Voilà, semble-t-il, la grande question à laquelle ces femmes de papier tentent de répondre. De toute évidence, la question demeure toujours d'actualité.

Christiane Lahaie

Patrice Groulx  
**PIÈGES DE LA MÉMOIRE**  
**Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous**  
Vents d'Ouest, Hull, 1998, 436 p.

L'ouvrage de Patrice Groulx, *Pièges de la mémoire*, tente de répondre à une question difficile : comment expliquer l'intransigence de plusieurs citoyens du Québec à l'égard des autochtones et de leurs revendications contemporaines ? Pour y parvenir, l'auteur a choisi de faire l'« autopsie » des récits historiques consacrés à la bataille du Long-Sault (1660).

Groulx démontre que ce combat a été récupéré pour servir la cause de la nationalité canadienne-française. Chroniqueurs, historiens, littérateurs et artistes ont alimenté le mythe du héros sacrifié pour le bien de la nation. Dans cette histoire, Dollard incarne le courage devant l'épreuve et devient un modèle de comportement pour des générations de Canadiens français et de Québécois. De leur côté, les Amérindiens y figurent comme de « mauvais sauvages » figés dans des rôles symboliques qui servent à mettre en valeur les qualités du héros et de la nationalité canadienne-française.

L'auteur s'intéresse à l'évolution du récit de la période dite « héroïque » de la Nouvelle-France jusqu'à nos jours. L'événement a d'abord servi d'argument de propagande : les textes de Marie Guyart et des Jésuites condamnant la barbarie des Iroquois et soulignent le courage des combattants français, qui tentent d'obtenir le soutien militaire de la métropole. Dollard de Casson (1672) propose une version primitive du mythe de Dollard où l'intransigence à l'égard des Amérindiens est la marque du héros.



Dans les chapitres suivants, l'auteur traite de la disparition et de la réhabilitation du héros dans la mémoire historique du Canada français. Tombé dans l'oubli en une génération, le personnage est récupéré au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour proposer « une hiérarchie des valeurs ». Les textes de Garneau (1845), de Faillon (1865) et de Parkman (1874) suggèrent « l'intransigeance devant l'ennemi et l'acceptation du sacrifice pour le bien commun ». L'ennemi véritable n'est pas tant l'Amérindien que les menaces qu'il symbolise : l'industrialisation, l'urbanisation et le mouvement migratoire de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les récits de la bataille du Long-Sault sont « indissociables d'un dispositif commémoratif global qui les a puissamment relayés » entre 1875 et 1945. L'exploit du Long-Sault est largement diffusé pour promouvoir les valeurs du héros. On exhorte la jeunesse à imiter les qualités de Dollard et à résister « aux attraites du libéralisme, du matérialisme et de la modernité ».

Dans les derniers chapitres, l'auteur traite de l'épuisement progressif du mythe dans la littérature et l'historiographie québécoises. Il souligne entre autres le travail d'André Vachon qui, dans un article du *Dictionnaire biographique du Canada* (1966), procède à une analyse critique de l'événement et contribue à l'essoufflement de la production commémorative. Mais la bataille du Long-Sault sert toujours la cause de la nationalité québécoise. Le rappel occasionnel de l'événement aide à maintenir la fermeté du discours face aux revendications actuelles des Amérindiens.

Jean Tanguay

**Alain Finkielkraut et  
Antoine Robitaille**  
**L'INGRATITUDE.**

**Conversation sur notre temps**  
Québec Amérique,  
Montréal, 1999, 227 p.

**A**lain Finkielkraut est l'un des philosophes les plus en vue à l'heure actuelle. Sa pensée généreuse et entière sait éviter les écueils d'une réflexion qui tourne à vide et s'ancre dans une lecture vivifiante de notre postmodernité. *L'ingratitude*, que viennent de faire paraître les Éditions Québec Amérique, est le fruit de plusieurs longues interviews qu'il a données à Antoine Robitaille, journaliste au *Devoir*, qui a eu l'idée de cette publication. Après avoir réécrit ces conversations tenues à bâtons rompus, Finkielkraut et Robitaille ont balisé leur parcours et subdivisé l'ouvrage en cinq grands intitulés : « Les ennemis et les démons », « L'oubli du présent », « L'abandon de la langue », « L'impudence des vivants » et « Pourquoi nous sommes si moraux », qui représentent les grandes étapes d'un questionnement essentiel et vital sur le « sort de la culture », pour reprendre la belle expression de Fernand Dumont.

Fort d'une préface de Lise Bissonnette, qui circonscrit avec à-propos les enjeux de cette conversation, le

livre se développe autour des aléas et des avatars des « démocraties radicales » et cherche à circonscrire les caractéristiques de ceux et celles qui habitent ce temps où l'on a aboli tous les repères.

Il est difficile de résumer cette pensée foisonnante, de ramener à quelques lignes de force une réflexion aussi longuement mûrie et sollicitée sans tomber dans des raccourcis qui en diminueraient la complexité. Le lecteur pressé n'y trouvera pas un prêt-à-penser directement utilisable, mais ceux qui auront la patience d'avancer avec circonspection dans cette conversation auront le plaisir de se frotter à un esprit alerte et cultivé dont la démarche philosophique pourra leur être profitable.

Cet essai tombe à point nommé, principalement au Québec où on glose depuis belle lurette sur le sort du pays. Comme le souligne justement Lise Bissonnette : « Attentive, empathique, la dissertation que devient cet ouvrage sur le thème de la défense des "petites nations" est un puissant antidote aux clichés cosmopolites de l'heure ». Un livre clé pour qui veut essayer d'y voir un peu plus clair dans les débats actuels sur « les petites nations, le destin des langues, la transmission, l'amour du monde, le multiculturalisme et la mort de l'admiration ».

Roger Chamberland

ESSAIS

*Pour l'idéologie française, rappelons-le, on est homme par nature et Français par accident. Cela signifie que la marque de l'humanité en chacun, c'est l'autonomie, et non l'appartenance ; c'est l'arrachement à tout ancrage temporel ou géographique et non l'inscription dans une humanité particulière.*



## le serment confus de ne jamais devenir

Gilles Marcotte  
**LA MORT DE  
MAURICE DUPLESSIS**  
Boréal, Montréal,  
1999, 199 p.

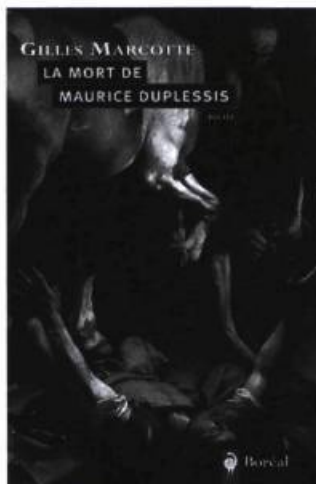
**S**i Gilles Marcotte est surtout connu pour son travail de critique littéraire, son recueil *La mort de Maurice Duplessis* n'en constitue pas pour autant ses premières armes du côté de la fiction. Il s'agit ici d'un ensemble de onze récits d'inégale longueur, dont les trois plus longs, « Commentaire de l'Épître aux Romains », « Autobiographie » et « La mort de Maurice Duplessis », servent une thématique commune : les interrogations d'un personnage d'âge mûr sur les idées et la société qui l'ont formé. Le premier, veuf, a refait sa vie avec une femme plus jeune, qui comprend mal sa fascination pour saint Paul. Le deuxième retourne dans son village natal à la mort de sa mère, où il retrouve les mauvais souvenirs de ses années de collégien. Le dernier se remémore, à partir de coupures de presse et de souvenirs personnels, les derniers jours de Duplessis et s'interroge sur l'impact de cette disparition, dans sa vie somme toute sans envergure. Deux séries de quatre portraits d'inconnus sont intercalées entre ces récits et renforcent la couleur locale déjà manifeste dans l'ensemble du recueil.

Le projet de l'auteur est palpable dans ces nouvelles, qu'on a préféré qualifier de récits, en cela qu'on devine un commentaire qui se construit sur la société québécoise et qui culmine avec un texte fusionnant la fiction à la réalité de l'ancien homme fort provincial. En effet, l'idée de la transition entre un avant et un après

Révolution tranquille est apprêtée ici à plusieurs sauces, qu'on parle du rôle de la religion dans une société qui vit au rythme de la quête d'identité effrénée, des souvenirs d'un système d'éducation intransigeant ou encore de ces familles profondément transformées par la disparition de Duplessis, décidément la figure iconique du recueil. D'ailleurs les huit portraits en marge des récits moteurs parlent tous du quotidien plus ou moins banal de personnages habitant sans trop s'interroger un monde où tout a changé.

Enfin, l'ouvrage a plusieurs bons moments, mais force est d'avouer que l'écriture sans relief et le caractère parfois anodin de certains des textes correspondent peut-être à un projet concerté qu'un personnage de Marcotte énonce en plein cœur du recueil : « Ce n'est pas de littérature que je rêvais ; c'est d'une écriture vraie, d'une écriture de vérité, impitoyablement attachée à son objet. Je ne sais pas si [...] je ne suis pas en train [...] de jouer à mon désir d'écriture [...] un tour pendable » (p. 85-86).

Georges Desmeules



huit  
portraits  
en  
marge  
des  
récits

Collectif sous la direction  
de Maryse Condé et Lise Gauvin  
**NOUVELLES D'AMÉRIQUE**  
L'Hexagone, Montréal,  
1998, 179 p.

**À** l'issue de la Rencontre québécoise internationale des écrivains, tenue à Québec en 1994, seize voix francophones se sont unies afin d'offrir une mosaïque de textes colorés, sensuels, riches. Sous la direction de Maryse Condé et de Lise Gauvin, ces *Nouvelles d'Amérique* nous transportent du Québec à Haïti, en passant par les Antilles, l'Acadie et l'Ontario. Ainsi seize auteurs livrent des histoires d'amour, de vies, de pays lointains qu'on espère revoir un jour, de femmes belles et exigeantes, d'hommes séducteurs et secrets.

Le recueil s'ouvre sur une nouvelle frappante de Maryse Condé, « Portrait de famille », dans laquelle le personnage de la jeune fille se fait « le serment confus de ne jamais devenir [...] une personne qui cherche à être ce qu'elle ne peut pas être parce qu'elle n'aime pas être ce qu'elle est ». La jeune fille ne veut pas être aliénée, comme le sont ses parents qui placent la France au-dessus de tout. Même si l'origine des auteurs n'était pas révélée, il serait difficile de ne pas remarquer des « liens de parenté » entre les imaginaires de quelques-uns d'entre eux, dont Gisèle Pineau (« Amélie et les anolis ») et Ernest Pépin (« Don Moril et ses deux femmes ») qui reprennent le thème du triangle amoureux, de la femme qui se laisse dépérir, à la fin de sa vie, en découvrant la vérité sur l'homme qu'elle aime. Ces deux nouvelles sont remarquables par leur sensualité et leur finesse psychologique.

Un thème revient dans presque chaque nouvelle : le désir. Le désir d'être un autre, d'être ailleurs, de se refaire une identité, comme Eulalie devient Amélie dans la nouvelle de Gisèle Pineau, comme la Diane de Maurice Henrie parle de son prénom comme s'il lui était étranger (« Passer l'éponge »), comme cette « femme qui a épuisé le nom qu'elle a reçu du destin » dans « Disons Nadia », de Suzanne Jacob. Les seize



Gilles Marcotte



nouvelles racontent l'exil, le rêve, les regrets. Le recueil est construit sur l'idée de rupture, de contraste entre les hommes et les femmes, entre les univers froids et chauds, entre la réalité et le rêve, ou entre le soleil et la nuit, comme dans la nouvelle un peu floue de Marie-Claire Blais. Il faut découvrir ces « nouvelles d'Amérique » qui entremêlent des cultures pour mieux tisser des liens entre elles.

Anne Guilbault

Nadine Ribault

**UN CAILLOU À LA MER**

Leméac/Actes Sud, Montréal/Arles, 1999, 117 p.

Coll. « Un endroit où aller »

**P**remier recueil de Nadine Ribault, publiée jusqu'à maintenant en revue au Québec et en France, *Un caillou à la mer* présente six nouvelles, certaines très courtes, d'autres d'une quarantaine de pages, qui tentent de déchiffrer ces événements minuscules ou simplement banals qui, observés de plus près, révèlent un malaise immense et complexe, pesant impitoyablement sur toute une vie (« Quand son chapeau s'envola... »), ou qui explorent ces moments clefs souvent inaperçus au cours desquels une existence change de cap, s'affirme ou naît à elle-même (« La bague de fiançailles », « Un caillou à la mer », « Le geste d'une feuille »).

Il s'agit ainsi, dans ces six nouvelles mettant principalement en scène des femmes, de la narration d'événements intérieurs, dont la teneur exacte reste le plus souvent énigmatique jusqu'à la fin. Nadine Ribault dévoile ses personnages petit à petit : elle les survole en les donnant à voir par le biais des oiseaux qui les observent du haut d'un arbre ou par le regard des gens qui les entourent (« Larmes de rire ») ; elle entre en eux quelques instants pour saisir l'émergence timide d'une prise de conscience, et en ressort aussitôt pour décrire le geste du vent soulevant le sable et les jupes, apportant sa petite révolution au monde, métaphore du changement qui advient. Tel le vent qui traverse

les nouvelles, personnage commun à toutes, l'écriture est donc ici frivole comme la brise qui s'engouffre dans tous les coins de la maison, amenant avec elle le parfum iodé de la mer. Cependant, elle se montre aussi tenace que la bourrasque qui arrache des toitures. Si les voix narratives et les points de vue se dispersent, ils convergent pourtant, de façon presque obsessionnelle, vers un seul élément, une lettre de rupture, par exemple, autour de laquelle basculera peut-être le destin de sa destinataire et de l'homme qui la convoite (« La lettre »). Ces catalyseurs ramènent le récit à l'essentiel. Nadine Ribault tourne autour de sa proie comme un vautour et, si elle s'en éloigne, ce n'est que pour mieux donner idée de l'ampleur de ce qui se joue au-dessous d'elle et qui constitue l'objet véritable de ses circonvolutions.

En jouant avec finesse dans le non-dit et l'imperceptible, Nadine Ribault rend compte de la complexité des sentiments et des vies sans jamais les réduire : l'innommé apparaît à la surface comme une intuition de cette part plus profonde des êtres qu'on sait exister mais qui reste inaccessible. On sort ainsi de notre lecture non pas plus savant, puisque rien n'a été arrêté, mais plus attentif à la pluralité du monde et des êtres, qui participent les uns des autres, et qu'un mot ou une cause ne suffisent pas à résumer.

Virginie Rompré

Alain Roy

**LE GRAND RESPIR**

Boréal, Montréal, 1999, 205 p.

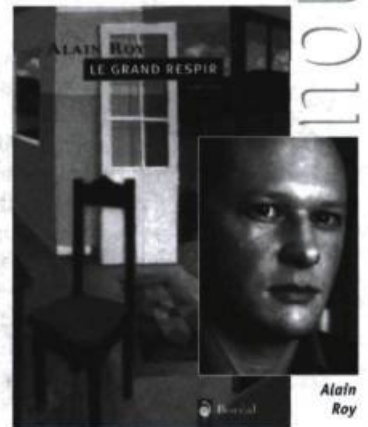
**D**ouze petites nouvelles, douze petites incursions dans l'imaginaire bigarré d'Alain Roy. Après *Quoi mettre dans sa valise ?* (Boréal, 1990), l'auteur nous propose à nouveau un ensemble de mini-récits qui, bien qu'hétéroclites au premier abord, se révèlent être de véritables échos.

Dès l'ouverture du recueil, nous suivons les pérégrinations d'un couple qui, ayant eu la mauvaise idée de passer la veille de Noël au pays de

Kafka, doit se résigner à deux malheureuses noisettes pour tout buffet de fête. Plus loin, par contre, un jeune thésard de notre époque se retrouve à Paris en compagnie de son sujet d'étude, nul autre que Maupassant lui-même, pour un repas gargantuesque. Un jeune couple nous fait vivre la plus drôle signature de divorce qu'ait connue le bureau d'aide juridique. Quant à Maurice, le photographe, soyez sans crainte : il ne laissera pas partir son client tant que celui-ci n'aura pas souri à son goût. Puis nous assistons à l'angoissante déchéance d'un yucca – eh oui, la plante – qui finira tout de même par avoir raison de son maître. Sur une terrasse d'un café, par un bel après-midi de février, nous écoutons l'inquiétante histoire d'un homme qui a gâché sa vie pour un simple battement de paupières. Nous rencontrons également un homme hanté par le souvenir d'une petite fille qui, dans sa prime jeunesse, a avalé un billet doux le concernant pour l'empêcher de mettre la main dessus. Aux petites heures du matin, deux jeunes garçons partent à la conquête de vieux madriers pour la construction d'une très classique « cabane dans les arbres » ; ce sera l'occasion

des premières cigarettes. Deux jeunes amoureux, tels Roméo et Juliette, veulent sceller leur amour dans des sarcophages égyptiens. Et attention, tous les nouveaux couples devraient se prêter à « l'étape du chat » avant de s'aventurer sérieusement dans la vie à deux. Plongeant dans le fantastique, « Légèreté » raconte l'étrange évolution d'un homme dont le poids ne cesse d'augmenter sans que son volume en soit altéré. Cette densification phénoménale trouve finalement son explication dans « Le grand respir », nouvelle éponyme : « Je regarde en bas. L'idée me vient que les histoires finies sont des tumeurs de plomb » (p. 204).

nouvelles



deux noisettes pour le buffet



## D'où venons-nous ? À quoi rêvons-nous ?

Partant d'éléments parfois banals, Alain Roy parvient à construire des mondes. Chacune des nouvelles trouble un peu notre tranquille conception des choses. L'insolite et le déroutant se côtoient dans un équilibre parfait. La magie du recueil tient à la complémentarité des nouvelles, dont la rigoureuse construction est efficace : les multiples interprétations qu'on en tire forcent le questionnement ; l'éclatement d'une intrigue fait naître une infinité d'énigmes. Le grand respir, c'est l'art de la concision à son meilleur.

Marie-Renée Lavoie

Luis Sepúlveda

**YACARÉ — HOT LINE**

Métailié, Paris, 1999, 117 p.

Coll. « Suite hispano-américaine »

Les éditions Métailié réunissent, dans *Yacaré — Hot line*, deux longues nouvelles de Luis Sepúlveda publiées en 1998 au Chili, où l'auteur du *Vieux* qui lisait des romans d'amour allie une parfaite maîtrise du policier à un propos consistant qui les distingue de beaucoup de récits du genre, souvent plutôt centrés sur leur aspect divertissant.

*Yacaré* se déroule à Milan où plane, menaçant, l'esprit des sorciers Anarés, une tribu d'Amérique du Sud. Un inspecteur chilien exilé en Suisse, Dany Contreras, enquête dans la ville italienne sur le décès de Vittorio Bruni, un client de la compagnie d'assurances pour laquelle il travaille, afin de prouver que Bruni n'est pas mort de façon accidentelle ou naturelle. Grâce à Ornella, la fille de son

client, Contreras découvre non seulement que ce dernier a été assassiné, mais que trois de ses associés sont morts aussi, par le fait d'un guerrier Anaré agissant pour protéger son peuple et les yacarés, variété de crocodiles vénérés par la tribu et chassés illégalement par la compagnie de maroquinerie de Vittorio Bruni. *Hot line*, pour sa

part, transporte le lecteur dans un tout autre contexte. La nouvelle met en scène un inspecteur de la police rurale chilienne, George Washington Caucaman, muté au commissariat d'enquête sur les crimes sexuels de Santiago après qu'il eut blessé d'une balle un voleur de bétail s'étant révélé n'être autre que le fils d'un général au pouvoir. Dans cette capitale froide où le policier aux méthodes directes et aux idées arrêtées s'ennuie de la montagne et des vaches, une affaire concernant les « téléphones roses » le mène de nouveau sur la piste des généraux dont il dénoncera la barbarie.

Sous prétexte d'énigmes policières, Sepúlveda discute dans ses nouvelles de tout autres sujets, sans perdre d'efficacité pour autant, ni nous priver des surprises que réservent habituellement les récits du genre. En rendant parfaitement l'atmosphère oppressante d'une liberté surveillée par les généraux dont le pouvoir, illégitime, s'étend encore partout, *Hot Line* expose l'état lamentable de la pseudo-démocratie chilienne. Quant à *Yacaré*, sa portée tient moins à l'intrigue comme telle qu'à l'opposition des idéaux humanitaires d'Ornella (elle a facilité le voyage des Anarés jusqu'à Milan) aux impératifs capitalistes d'une part, et au sens de la justice de Contreras, qui comprend les motivations de la jeune fille sans pouvoir les accepter pour autant. En outre, les deux nouvelles ont en commun de parvenir, en peu de pages, à camper des personnages assez complexes, bien qu'a priori ceux-ci soient plutôt faits d'un trait pittoresque et caricatural. Le ton est donc à la fois drôle et grave, drôle par les dialogues, les tics et particularités des personnages — on pensera à Caucaman qui avale un sachet de bicarbonate à la moindre contrariété — et grave par leur tempérament. Contreras et Caucaman vivent en effet selon leurs idéaux ; ce sont des héros purs, des héros au service de la liberté, qui vont au bout de leurs convictions.

Ces qualités font de *Yacaré* et de *Hot line* des récits policiers intelligents et forts sympathiques, qui procurent une très agréable heure de lecture.

Virginie Rompré

Victor-Lévy Beaulieu

**QUÉBEC OSTINATO**

Éditions Trois-Pistoles,

Trois-Pistoles,

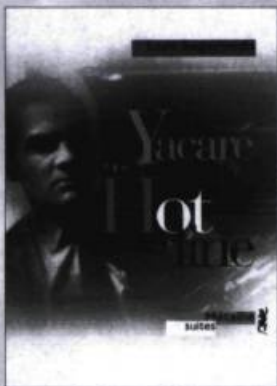
1998, 130 p.

Avec *Québec Ostinato*, Victor-Lévy Beaulieu nous offre un vibrant pamphlet. Construit comme un journal intime, celui-ci peut être analysé en deux temps. D'abord, l'avant-référendum de 1995 constitue une première partie pleine de passion, d'espoir, comme un chant de guerre qui incite à la rébellion, invite à regarder haut et loin. Puis, un long silence vient noyer la déception, l'amertume, le deuil. Ce non-dit est peut-être plus fort que toutes les paroles pré-référendaires. Le cœur du pamphlet se situe entre les lignes, entre les cris de l'auteur qui irait jusqu'à offrir toute son œuvre en sacrifice afin de pouvoir « vivre dans un pays qui soit le [sien] », qui place « l'idée de pays plus haut que l'idée de littérature ».

Après le silence, VLB reprend la parole et dénonce avec conviction, dans la seconde partie de son pamphlet, ceux et celles (fonctionnaires et politiciens de la culture et de l'argent) qui font de beaux discours au nom de la culture, mais qui la laissent s'étioler à grand renfort de sourires et de poignées de main. L'auteur prend la défense des régions, des gens qui les peuplent et s'y battent pour survivre, le plus souvent ignorés au profit des grandes villes... Son éloquence est plus grande dans cette seconde partie car il parle de lui-même, de son coin de pays, des gens qui l'entourent. Sa passion s'enracine dans le quotidien, dans la terre, et donne lieu à une réflexion longuement mûrie. Il attaque la politique culturelle du Parti québécois et plaide en faveur des États généraux sur la culture régionale afin de contrer la dépopulation du Bas-Saint-Laurent et de répondre à ces questions : « D'où venons-nous ? À quoi rêvons-nous ? De quelles réalités entendons-nous rendre prégnants les rêves que nous portons ? »

Avec *Québec Ostinato*, VLB entend réveiller les consciences, provoquer des débats. Si l'on a, par moments,

nouvelles





la désagréable impression qu'il endosse avec allégresse la chemise de la victime, son message est clair. Comme l'a écrit Nietzsche : « Dire oui, c'est créer ».

Anne Guibault

## ENTRER DANS LE MÉTIER

*Le français aujourd'hui*, n° 105

L'ensemble des articles publiés dans ce numéro de l'excellente revue pédagogique *Le français aujourd'hui* s'adressent aux jeunes étudiantes et étudiants, aux stagiaires et aux collègues nouvellement entrés dans le métier de l'enseignement du français. Toutefois, il intéressera aussi bien toutes celles et tous ceux qui s'intéressent à la formation des maîtres en général. Un tel sujet de réflexion est bien d'actualité au moment où plusieurs nouveaux enseignants entrent en exercice.

Un premier article, présenté sous la forme d'un avant-propos, relate des témoignages de débutants et amorce la discussion. De ceux-ci ressortent des constantes qui servent à structurer les articles subséquents. Ce qu'expriment ces débutants ne nous étonnera guère, puisque les mêmes remarques sont entendues dans les salles de professeurs, ce qui n'enlève rien à leur justesse, à savoir :

- le doute sur leurs connaissances, sur leurs méthodes d'enseignement et leur gestion de classe ;
- la panique dans leurs rapports avec les élèves ;
- le désir d'être reconnu comme « le bon prof » ;
- le sentiment de la nécessité de s'appuyer sur un manuel pour construire les savoirs et baliser leur progression ;
- le besoin du support des pairs plus expérimentés.

C'est autour de ces questions que les auteurs articuleront leurs problématiques.

Les articles sont regroupés sous deux sous-thèmes. Une première partie du numéro propose une réflexion sur les divers aspects institutionnels de la formation, dont celui des com-

pétences professionnelles. On s'interroge sur le rôle des universités, des Instituts universitaires de formation des maîtres (IUFM), ainsi que sur celui des concours donnant accès à la profession.

En seconde partie, les auteurs abordent le thème des savoirs et des pratiques en tentant de répondre à la question : comment se construisent les savoirs à enseigner ? Ils proposent, entre autres, une définition et une description détaillée de ce que sont un projet pédagogique et la séquence didactique, soit une organisation des savoirs qui servira à planifier et à structurer des séquences de l'apprentissage.

Dans ce même esprit, deux articles s'intéressent particulièrement à l'utilisation de la grammaire comme moyen d'apprentissage. L'un, à l'aide d'exemples concrets, propose une démarche en liaison avec la production de textes et avec les types de progression qui favorise la maîtrise de la textualisation.

L'autre texte, toujours accompagné d'exemples, défend l'idée que le manuel de grammaire est un outil indispensable comme support à l'apprentissage aussi bien pour l'enseignant que pour l'étudiant. Si intéressants et actuels que soient les sujets discutés dans cette excellente revue pédagogique publiée par l'Association française des enseignants de français, ils sont traités dans un contexte institutionnel français, ce qui nous invite à transposer et à élargir notre champ de réflexion.

Anne Dandurand

Lorraine Pépin

### LA COHÉRENCE TEXTUELLE

#### L'évaluer et l'enseigner

Beauchemin éditeur, Laval,  
1998, 128 p.

L'apprentissage de la communication écrite ne peut se faire que par la pratique d'écriture. Cependant, elle nécessite certainement des commentaires correctifs pertinents ainsi que l'enseignement des stratégies d'écriture.

Le livre de Lorraine Pépin, *La cohérence textuelle*, devrait être lu et relu par tous les professeurs, qu'ils

soient familiers ou non avec l'enseignement de la grammaire du texte. Avec précision et clarté, l'auteur dit l'essentiel de ce que l'on doit savoir sur la cohérence textuelle pour pouvoir l'évaluer et l'enseigner.

Dans les premiers chapitres, Lorraine Pépin définit les caractéristiques d'un texte cohérent. Dans un contexte de communication, le texte est rédigé par un scripteur avec l'intention de produire un ensemble suffisamment bien organisé pour faciliter au lecteur les inférences et les prédictions qui lui permettront, à son tour, de construire le texte. L'auteur indique les trois principes à la base d'un texte cohérent, à savoir 1) la cohésion qui fait que les éléments du texte paraissent reliés entre eux ; 2) la hiérarchisation, c'est-à-dire l'ordre de présentation des énoncés ; 3) l'intégration, grâce à quoi tout énoncé peut être reconnu comme faisant partie du texte antérieur. Comme la cohérence textuelle s'apprécie surtout par défaut, l'auteur fournit une typologie des défauts de cohérence textuelle.

À la suite de ces données linguistiques de base, Lorraine Pépin aborde l'évaluation et l'enseignement de la cohérence textuelle portant principalement sur les liens entre les phrases. Comme stratégie d'enseignement, elle suggère une démarche qui comprend une étape d'initiation à la cohérence textuelle, suivie par une étape d'application pratique. En équipe, les élèves font la relecture des textes, la recherche et la correction des défauts de cohérence textuelle. De plus, l'auteur fournit de nombreux exemples de textes d'étudiants qui présentent ces types de défauts et suggère des corrections.

Le livre de Lorraine Pépin me paraît un livre indispensable aux professeurs de français à tous les niveaux d'enseignement. Les connaissances de base sur la grammaire textuelle doivent être connues de tous les professeurs. Chacun choisira et adaptera ensuite ses interventions selon le niveau des élèves. La démarche proposée pour la révision des liens de cohérence entre les phrases devrait même se faire systématiquement dès le primaire. Les élèves pren-



draient ainsi l'habitude d'avoir la préoccupation de leur lecteur, de s'autoévaluer et de se concentrer sur ce qu'ils écrivent explicitement d'une phrase à l'autre.

Évelyne Tran

Alain Blondel, Geneviève Briet,  
Luc Collès, Laure Destercke  
et Azam Sekhavat

#### QUE VOULEZ-VOUS DIRE ?

**Compétence culturelle  
et stratégies didactiques**

Duculot, Bruxelles, 1998, 96 p.  
et fiches d'exercices reproductibles  
Coll. « Stratégies »

Cette publication belge a comme objectif premier d'aider l'enseignant à faire acquérir des compétences socioculturelles en sensibilisant ses élèves à toutes les facettes des échanges interculturels, tant ceux qui touchent la culture savante que ceux relatifs à la culture populaire. Le guide pédagogique présente, en récupérant les travaux de Hall, les divers paramètres du comportement verbal et

paraverbal en situation de communication, soit l'espace, le temps, le contexte, la chaîne actionnelle et la kinésique. On y explique également les connotations et les implicites de la communication verbale à partir des travaux de Kerbrat-Orecchioni et de Ducrot, principalement, ce qui permet aux auteurs d'évoquer les compétences linguistique, logique et rhétorico-pragmatique.

Les fiches pédagogiques sont regroupées en sept modules, qui proposent des stratégies permettant de décoder un environnement ou des réalités culturelles francophones, à savoir la ville et les déplacements urbains, la famille, la nourriture, le logement, les loisirs et la mode. On peut critiquer la pertinence de certaines thématiques, mais il n'en reste pas moins que chacune présente des activités bien balisées où les méthodes pédagogiques mises en œuvre sont diversifiées (ex. : jeux de rôles, entrevues, discussion à partir de photos, analyses de textes ou de graphiques, etc.). Les titres de chaque activité sont originaux (ex. : l'activité « Il est né le divin enfant », dans le thème sur la famille) et font ap-

pel à des « culturèmes » que les auteurs définissent ponctuellement à la fin de chaque module.

Il restera à s'interroger sur l'application pédagogique de ce matériel en contexte québécois. La facture franco-belge de l'ensemble est très prononcée : on est dans une francophonie à deux pôles où le Québec n'apparaît qu'exceptionnellement et où tant la Suisse romande que l'Afrique francophone sont virtuellement exclus. Or, les référents culturels, à moins qu'ils ne touchent la culture savante, vieillissent vite et sont très connotés par le milieu d'origine. Si le guide pédagogique conserve en notre contexte particulier sa pertinence, il n'en est pas de même de plusieurs des fiches, qui donneraient éventuellement à l'élève québécois non pas une impression de connivence culturelle, mais plutôt un sentiment d'« inquiétante étrangeté ». Reste que ce matériel a la vertu d'étonner par sa cohérence et sa nouveauté : en le consultant, on souhaite qu'il en existe de semblables un jour, pour notre contexte particulier.

Monique Lebrun

## mains inhabiles au bonheur

# poésie

Marcel Dugas  
**POÈMES EN PROSE**  
Édition critique par  
Marc Pelletier

Les Presses de l'Université  
de Montréal, 1998, 588 p.  
Coll. « Bibliothèque du  
Nouveau Monde »

Décidément Marcel Dugas aura eu la cote cette année après avoir vécu un long purgatoire de plusieurs décennies : d'abord les Éditions des Herbes rouges ont réédité *Psyché au cinéma*, dont j'ai déjà parlé dans ces pages, et voilà que la collection « Bibliothèque du Nouveau Monde » des Presses de l'Université de Montréal vient de s'enrichir de l'édition critique des poèmes en prose, préparée par Marc Pelletier. Si le premier a l'avantage de rendre accessible une partie de l'œuvre de Dugas, le second, en contrepartie, en

offre presque toute la production poétique dans une édition richement documentée qui nous aide à mieux le lire et le comprendre.

Il y a chez Dugas un poète éclectique et un prosateur raffiné qui prend la mesure de son spleen et exprime son mal de vivre, trop à l'étroit dans cette société moyenâgeuse du début du siècle. Toutefois, ce serait réduire cette poésie que de la placer dans cet effet de cadrage socio-culturel alors qu'elle témoigne très souvent d'une actualité encore très vive et d'une poésie actuelle. « Mes mains inhabiles au bonheur se refusent désormais à la tendresse éblouie et savante » (« Paroles en liberté ») ; on pourrait aisément lire ce vers dans un poème de François Char-

ron, par exemple, et cela ne nous étonnerait pas. Par contre, il y a d'autres textes qui ont fait leur temps et qui portent l'empreinte de leur époque, mais que l'on relit avec le conflit des terroristes et des exotiques en arrière-plan.

L'amateur de poésie trouvera dans ces poèmes en prose une facette inédite et obscure de la littérature québécoise

et découvrira un poète dont la vie et l'œuvre valent bien le détour.

Roger Chamberland





Danielle FOURNIER  
**LANGUE ÉTERNELLE**

Éditions du Noroît,  
Saint-Hippolyte, 1998, 71 p.

« Ce qui compte désormais, c'est que je puisse te regarder droit dans les yeux » : c'est ainsi que s'ouvre le récent recueil de poésies de Danielle Fournier que publient les Éditions du Noroît. D'entrée de jeu, nous avons le ton et le rapport d'adresse que fixent la poète dans cette cinquantaine de poèmes en prose : elle s'adresse à l'autre, cette autre en elle-même qu'elle tente de saisir au vol, mais qui semble lui échapper tant elle est fuyante et tiraillée par tout ce qui l'empêche de se réaliser.

*Langue éternelle* consigne les aléas et les avatars d'une parole qui s'allège de la lourdeur de vivre et d'aimer : pierre de touche d'un mal d'être dont nul ne possède le secret pour s'en libérer. Le poème de clôture est à cet égard fort significatif puisqu'il inscrit bien le projet de la poète : « Je rêve d'une écriture si près de la vie qu'elle est la vie », écrit-elle ; et c'est de ce rêve que procède le recueil, une poésie qui s'écrit au jour le jour dans la connaissance de soi, mais aussi dans son absence.

On s'étonne du silence qui a entouré ce recueil, l'un des plus intenses parus cette année. On n'accroche peut-être pas à la première lecture, mais petit à petit on se sent gagné par la profondeur du propos et on se surprend à réfléchir sur l'une ou l'autre image ou expression qui nous frappe de plein fouet.

Roger Chamberland



André Du Bouchet  
**L'AJOUR**  
NRF, Paris, 1998, 175 p.  
Coll. « Poésie/Gallimard »

Paul Celan  
**CHOIX DE POÈMES**  
NRF, Paris, 1998, 375 p.  
Coll. « Poésie/Gallimard »

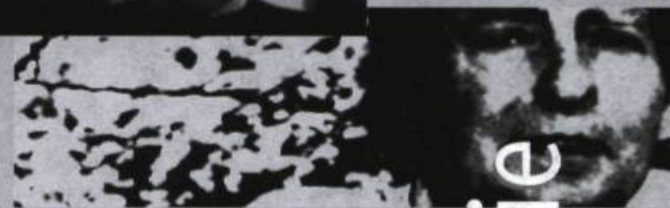
Il est heureux que les Éditions Gallimard rendent disponibles en format poche deux poètes importants dont l'œuvre était plus ou moins accessibles. *L'ajour* d'André Du Bouchet est un recueil de poèmes choisis par l'auteur à partir de six recueils préalablement parus chez divers éditeurs. Cette poésie n'est certes pas d'accès facile au premier abord tant le travail formel et une poétique de l'ellipse engagent le lecteur dans un véritable travail de construction du sens. Les images se déploient sur la page et occupent l'espace comme autant de signes jetés épars, mais se retrouvent aussi dans des textes en prose plus serrés qui ne cèdent en rien à la facilité du déchiffrement : « ... mouvement de lèvres, sans plus, la parole, puis rien, aura eu place — sur une enclave en déplacement... » (p. 62). On cherchera en vain ici la présence affirmée d'un je lyrique qui se place en retrait pour mieux sentir le monde des perceptions vives.

Tout autre est le projet de Paul Celan, poète juif germanophone qui a passé la majeure partie de sa vie à Paris où il s'est d'ailleurs donné la mort en 1970, et dont l'œuvre a fi-

nalement peu circulé. Ce *Choix de poèmes* réunis par l'auteur offre un excellent aperçu de son travail de poète, mais aussi de traducteur — il a traduit Du Bouchet, Supervielle et Ungaretti, parmi d'autres. Cette édition propose la version originale allemande de ses poèmes et la traduction française de Jean-Pierre Lefebvre, à qui nous devons également l'excellente présentation d'ouverture. La poésie de Celan présente des affinités avec celle de Du Bouchet, principalement dans la manière de tourner des vers elliptiques et de dissoudre son je lyrique dans un rapport objectif au monde : « Déplacé dans/ le territoire/ à la trace non-trompeuse :// herbe écriture désarticulé. Les pierres, blanches,/ avec les ombres des brins : ne lis plus — regarde !/ Ne regarde plus — va ! » (« Strette », p. 155).

Comme il s'agit d'un florilège de poèmes déterminés par l'auteur, on comprendra aisément que ces textes sont ceux sur lesquels Celan avait beaucoup investi. Ce parcours devient d'autant plus précieux qu'il nous permet de lire et d'apprécier la transformation d'un projet poétique qui passe par l'apprentissage d'un mal de vivre inouï.

Roger Chamberland



poésie



*Ce qui compte désormais,  
c'est que je puisse  
te regarder droit dans les yeux*





## Résistera-t-il au destin que lui réserve l'Ange ?

des fantasmagories...  
véritables fragments  
surréalistes...

NOUVEAUTÉS



Marc Gendron  
**TITRE À SUIVRE**  
XYZ, Montréal,  
1998, 135 p.

**D**ans ce roman éminemment moderne, le narrateur tente de se forger une nouvelle identité par l'écriture. Pendant près d'une dizaine d'années, Thomas, un jeune publicitaire devenu au fil du temps un charlatan, a vécu comme un automate repu de lieux communs. Hospitalisé en raison d'une tumeur au cerveau, qu'il considère être « le pendant des contrevérités qu'[il] [a] vendues à [s]es congénères », il renie son passé de « texteur à gages » (p. 14) et tente de se retrouver, de se libérer par la littérature. Autant il a jadis utilisé le langage pour produire des messages publicitaires captieux et plus que signifiants, autant il prend maintenant un plaisir presque pervers à déconstruire le langage en s'adonnant à une écriture ludique qui pulvérise les lois du discours. Dans un délire qui va croissant, Thomas donne à lire des fantasmagories qui sont de véritables fragments surréalistes, entrecoupés par des moments de lucidité et de cynisme pendant lesquels il porte un regard critique sur lui et les autres.

Le narrateur-écrivain, qui griboille afin de mieux se connaître et de se constituer en tant que sujet autonome, n'aspire pas à écrire un roman au sens traditionnel du terme avec un début, un développement et une fin. *Titre à suivre* n'est donc pas une de ces « fictions gentiment tournées aboutissant à une morale convenue » (p. 108). Les passages surréalistes ainsi que la surabondance parfois agaçante des jeux de mots rebuteront un

lecteur ayant une prédilection pour les romans traditionnels. Néanmoins, Marc Gendron signe là une œuvre originale qui, ne serait-ce que pour son métadiscours sur l'écriture, son humour décapant et ses aphorismes, présente un intérêt certain.

Mélissa Gauthier

Gilbert Choquette  
**AZRAËL OU L'ANGE  
EXTERMINATEUR, T. I**  
Humanitas, Brossard,  
1998, 207 p.

**L'**argument du douzième roman de Gilbert Choquette, *Azraël ou l'ange exterminateur*, tient dans le « drame de vivre » (p. 19), qu'a souvent exploré l'écrivain depuis ses deux recueils de poésies et *L'interrogation*, qui ouvrait son œuvre romanesque en 1962. Azraël, c'est, dans la religion musulmane, l'ange de la mort, qui reçoit les âmes et intercède pour elles auprès d'Allah. Dans sa préface, sorte de plaidoyer *pro domo*, l'auteur présente lui-même son roman comme une « tragédie métaphysique ». D'ailleurs, il avait placé en épigraphe une pensée du philosophe chrétien Gustave Thibon.

Illustre cardiologue joliettain, à la fois admiré et jaloué par ses collègues, veuf depuis peu, le docteur René-Narcisse Amyot s'accorde une pause dans sa vie professionnelle afin de s'occuper de plus près de sa fille Sophie, qui s'installe à Montréal pour entreprendre des études littéraires. Il y rencontre l'Ange, un jeune homme énigmatique d'une beauté fascinante qui semble venu de l'au-delà avec une mission bien précise, un « extraterrestre » doté d'un étrange pouvoir de vie et de mort sur les humains. Cet ange au nom d'archange, sidéen de surcroît, Gabriel Aucœur, se lie d'amitié avec Sophie qui emménage dans son nouveau logement avec sa sœur Annik Aucœur et propose aux deux « colocs » de rafraîchir leur appartement un peu délabré. En mal d'amour, Sophie succombe aux charmes irrésistibles de Gabriel, pendant que son père subit le magnétisme ensorcelant de l'Ange, qui l'a déjà marqué comme

victime. Lors d'une équipée dans sa maison bourgeoise de Joliette, à laquelle participe tout ce monde, le médecin, pourtant aguéri, cinquante ans, tombe de plus en plus sous l'envoûtement de la « beauté du diable » de cet Ange qui semble doué de tous les talents, dont celui de la musique. Ses certitudes de grand chirurgien du cœur et d'homme accompli, au déterminisme avéré, sont rudement ébranlées. S'il tente de contrôler son émoi amoureux en organisant un voyage avec une de ses admiratrices de longue date, c'est pour mieux se leurrer lui-même. Résistera-t-il au destin que lui réserve l'Ange ? Le tome second devrait nous l'apprendre.

Parséme de nombreuses réflexions sur la vie et son milieu social et professionnel, et ponctué d'allusions politiques au « Kébek », le roman est écrit dans un style un peu suranné, aux phrases volontiers longues et alambiquées défiant ce que l'on nomme « l'analyse logique ». (À propos, ne faudrait-il pas supprimer les fréquents « et » qui amorcent les phrases ?) Si Gilbert Choquette veut rejoindre un public jeune et actuel, ne devrait-il pas alléger son style en évitant la surcharge ? Et pourquoi ne pas recourir à un solide correcteur ?

Gilles Dorion

Jacques Roumain  
**GOUVERNEURS DE LA ROSÉE**  
Beauchemin, Montréal,  
1998, 255 p.  
Coll. « Littérature et culture »

**C**e roman de Jacques Roumain est un des textes fondateurs de la littérature d'Haïti. La plupart des lecteurs seront surtout séduits par la poésie d'une histoire d'amour ; quelques-uns cependant seront intéressés par le fait que l'auteur pose un problème majeur pour l'être humain en général. En effet, il livre un message de foi en l'humanité et d'espérance d'un salut collectif, à l'aide de la description du « combite » qui consiste à faire jouer la solidarité.

L'univers que décrit Roumain est dépourvu d'harmonie. Il est rempli de haine, de conflits et de vengeance. Et pourtant, il est aussi porteur d'espoirs.





*Gouverneurs de la rosée* est une œuvre équilibrée, autant dans la représentation des faits que dans l'expression des sentiments des personnages. Manuel, le personnage principal, n'est pas un « superman » ; il est un héros humain qui lutte contre la méchanceté humaine, dont il finit par triompher, même si c'est au prix de sa vie.

Le discours de l'auteur reflète bien la complexité des faits qu'il décrit. Il tient compte de la situation de diglossie dans laquelle vivent les personnages. Manuel, son porte-parole, adapte son langage à celui de ses interlocuteurs : il s'exprime dans un français soutenu, mais peut passer au créole pour parler à des paysans ; il peut aussi se servir d'un créole francisé ou d'un français créolisé quand il veut être persuasif. Ces quatre types d'approche de la voix haïtienne donnent à l'œuvre une touche de finesse et d'audace pour son époque (1946).

Il y a aussi, dans ce roman, des préoccupations d'ordre socio-politique. Roumain fait ressortir la tragique histoire du monde rural haïtien en proie à des difficultés économiques sans bornes. L'auteur pose des questions, s'interroge sur des maux cruciaux tels que la sécheresse, l'érosion, le manque de soins médicaux, l'analphabétisme, l'exploitation et l'injustice qui accablent les paysans haïtiens.

*Gouverneurs de la rosée* est une œuvre à la fois sobre et dense. Pour en découvrir toutes les richesses, le lecteur est invité à faire preuve de vivacité intellectuelle, d'ouverture d'esprit et de la volonté de relever le défi de s'engager dans un texte qui force à réfléchir.

Les propositions didactiques que font Murielle de Serres, Julie Jean et Michel Thérien sont présentées de façon à inciter l'apprenant à s'engager dans un processus de réflexion. Le lecteur, par le biais de ces propositions, est invité à travailler ce texte littéraire de façon objective et à entrer dans un monde de réalités qui sauront l'émerveiller.

C'est d'une manière pressante que je vous engage, chers lecteurs, à parcourir ce texte magnifique, à bien ap-

profondir le sens des situations décrites et même à en faire la matière d'un débat de groupe sans oublier les autres activités proposées par les didacticiens cités plus haut.

Zita Ruben-Charles

Jacques Godbout  
**OPÉRATION RIMBAUD**  
Seuil, Paris, 1999, 154 p.

Jacques Godbout a déjà vécu et enseigné en Éthiopie et cette expérience sert de fondement à son dixième roman, *Opération Rimbaud*. En effet, le protagoniste, Michel Larochelle, un jeune Jésuite, s'y retrouve en 1967 pour servir indirectement la cause de Haïlé Sélassié. Le chef politique pressentait alors le coup d'État qui le détrônerait et désirait mettre un objet de valeur inestimable à l'abri des révolutionnaires : les Tables de la Loi que Dieu donna jadis à Moïse. Ce point de départ improbable sert une machine narrative tout aussi implacable que les hommes de main des diverses forces en présence. D'ailleurs Larochelle, qui a embrassé la carrière ecclésiastique pour satisfaire son désir d'aventure et qui ne fait pas grand cas de ses vœux de chasteté, sera bien servi. Le récit prend la forme d'une confession qu'il livre pour expliquer le geste irrémédiable qu'il a posé (et qui ne peut être révélé ici). En fait, il relate en détail ses aventures, d'abord avec le chef suprême de ce qui fut autrefois l'Abyssinie et la terre d'exil de Rimbaud, puis avec sa très séduisante fille, et les dangers qu'il a affrontés pour transporter les fameuses Tables jusqu'en Europe.

Godbout reprend ici un procédé narratif, la confession, auquel il a habitué ses lecteurs, entre autres dans *Une histoire américaine*. D'ailleurs, plusieurs aspects réunissent ces deux romans. L'Éthiopie confère exotisme et nostalgie à l'action et les protagonistes se trouvent malgré eux embarqués, l'un en Europe, l'autre sur les routes de la Californie, dans une

histoire à saveur politique. Dans le cas présent, le fait que Larochelle soit un religieux ajoute une touche humoristique à ses confessions. Il faut d'ailleurs prendre tout le récit avec un grain de sel, les nombreux indices disséminés au fil de l'intrigue en confirmant la portée satirique. Que cela plaise ou non, Godbout est résolument engagé et son roman sous-tend un commentaire sur la politique et le pouvoir temporel en général, mais ce commentaire passe bien, me semble-t-il, car l'intrigue n'y est pas sacrifiée, ce que confirme la conclusion inattendue du récit. Cela dit, il faut souligner un détail qui, je le souhaite, ne tombera pas dans l'oreille d'un éditeur sourd : la couverture du livre est franchement laide.

Georges Desmeules

## un cadre bucolique

Marie-Andrée Lamontagne  
**VERT**  
Leméac, Montréal,  
1998, 189 p.

Premier roman de Marie-Andrée Lamontagne, *Vert* porte bien son titre. Ses jeunes personnages évoluent dans un cadre bucolique, voire champêtre, nommé Elseway, qui rappelle certaines contrées semi-rurales du Québec. En fait, on a l'impression qu'il s'agit de la région de l'amiante, à la veille de la grève de 1949. L'action reste simple : Francis,



Jacques Godbout



Marie-Andrée Lamontagne





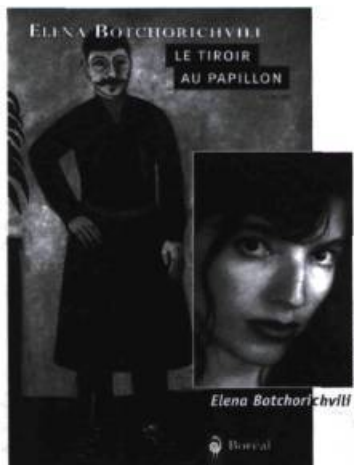
## De l'aventure au drame, de l'humour à la tristesse, de la haine à la tendresse

un étudiant en droit, fréquente Tania, qui se destine à la médecine, et Fitz, féru de sciences politiques et futur journaliste. Les trois amis échangent sur leur avenir, sur la vie, la mort, jusqu'à ce que l'intrusion d'un personnage trouble, Roxanne, vienne bouleverser cette vie tranquille. En effet, Roxanne, qui ne se livre jamais totalement, semble s'adonner à la prostitution et à toutes sortes d'activités plus ou moins légales. Son apparente détresse attire Francis, qui se découvre alors des vellétés de sauveur. Pour compliquer les choses, il éprouve un désir qui va croissant à l'égard de la jeune femme. Mais leurs deux univers sont inconciliables, et Roxanne part aussi mystérieusement qu'elle était venue. La routine s'installe de nouveau à la fin de l'été, et la maturité peut reprendre ses droits sur la candeur de l'enfance.

Curieusement, les personnages de Lamontagne, qui s'apprêtent à faire leur entrée dans la vie adulte et dont on attend une certaine fougue, paraissent fades, désabusés, cérébraux. La narration, détachée, le point de vue souvent neutre, font que l'intrigue ne décolle pas. *Vert* a quelque chose de jeune, de pas tout à fait accompli. On se demande même quoi penser de cette histoire très bien écrite, mais à la limite de la banalité. « Silence. Calme ». Ce syntagme revient *ad nauseam* dans le roman. Sans doute est-ce une manière d'autocritique car *Vert* reste en effet une œuvre à la fois silencieuse... et calme.

Christiane Lahaie

Rien n'est éternel sous le soleil



Suzanne Gagné

romans

Suzanne Gagné  
**LÉNA ET LA SOCIÉTÉ  
DES PETITS HOMMES**  
VLB, Montréal,  
1999, 221 p.

Les mariages de raison, c'est bien connu, font souvent long feu de nos jours. Léna, qui a connu une enfance et une adolescence assez rocambolesques, le constate plutôt rapidement. Elle a épousé Samuel de Richelieu, son ami d'enfance, le seul garçon avec qui elle pouvait parler, de tout et de rien, et le seul aussi de qui elle se savait comprise, à travers ses nombreux déboires familiaux.

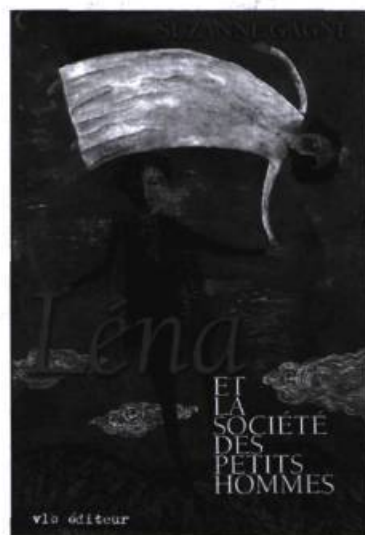
Léna voulait des enfants, lui, voulait fonder une famille. Ils se marient donc mais, contrairement aux contes de fées, ils ne connurent guère le bonheur et n'eurent qu'un seul enfant, l'aventure s'étant gâtée bien rapidement. Noémie, l'unique rejeton, est donc le bijou, la raison de vivre de Léna mais s'avère une énigme pour Sam, qui, malgré sa tendance à se départir de son argent trop rapidement, est tout de même un confectionneur de vêtements hors pair.

Léna, de son côté, se tire très bien d'affaires, tant du point de vue maternel que professionnel. Elle s'était donné comme objectif, lors de la mort de son père, décédé dans des circonstances nébuleuses, de devenir ce que celui-ci aurait dû être, c'est-à-dire un anthropologue émérite. L'attachante héroïne n'y parvient pas pour la simple et bonne raison qu'elle est Léna Pratt et non son père Bernard. Elle enseigne toutefois l'anthropologie à l'université, tout comme son père, et réussit finalement à remettre sur le droit chemin sa mère, une adepte d'ésotérisme et une disciple du grand Papou, un personnage mystérieux.

Léna doit en outre se battre avec Poppy, une candidate possible au titre de Madame de Richelieu. En effet, Poppy tourne autour de Sam comme une nuée de mouches autour d'un bol de miel. Il n'y a donc rien de facile pour Léna, qui, dès sa tendre enfance, était obligée de fuir le foyer familial pour ne pas être coupée complètement du monde.

Premier roman de Suzanne Gagné, *Léna et la société des petits hommes* a remporté une mention spéciale du jury du prix Robert-Cliche du premier roman 1998. Très bien écrite, cette œuvre est une véritable petite perle. Le roman passe de l'aventure au drame, de l'humour à la tristesse, de la haine à la tendresse comme seuls les meilleurs auteurs savent le faire. Cette mention n'étonne donc pas comme il ne serait pas étonnant d'entendre à nouveau parler de Suzanne Gagné dans un proche avenir.

Marc-André Boivin



Elena Botchorichvili  
**LE TIROIR AU PAPILLON**  
Traduit du russe  
par Anne-Lise Birukoff  
Boréal, Montréal, 1999, 91 p.

Elena Botchorichvili est Géorgienne et journaliste au *Sovietski Sport*. C'est à elle que fut confiée la tâche, en 1988, de faire connaître le baseball en Union soviétique où l'on ignorait même l'existence de ce sport ; c'était le sport national des Américains, le symbole parfait du capitalisme. Après un séjour de six mois à Montréal en 1993 — question de visa, bien sûr — Elena Botchorichvili est aujourd'hui parvenue à s'installer à demeure dans la métropole. *Le tiroir au papillon* est son tout premier roman.

Grand-Père, Père et Fils portent le même nom : Guiorgui Archidzé. Entre eux la parole est inutile : ils sont



du même sang. Les affres de la guerre, de la Révolution et des idéaux socialistes ont pourtant eu raison de l'unité familiale. Emprisonné pour avoir naïvement lancé « Rien n'est éternel sous le soleil » — ce qui mettait en doute la pérennité du socialisme —, Grand-Père se voit interdire le retour à Tbilissi. Il prend alors le poste de médecin chef à la clinique dentaire de la station balnéaire de Soukhomi. Cet homme aux traits stalinien fut un jour très « intime avec la moitié de Paris ». Malgré les pièges de Deuxième Femme et le mariage promis avec Troisième Femme sur la tombe de Péradzé, son meilleur ami, Grand-Père n'en demeure pas moins toujours fidèle à la mémoire de Margarita, sa défunte. Mais peu importe l'amour porté aux femmes, il n'est et ne sera jamais possible de les comprendre : elles sont d'un autre sang.

Sa fille illégitime, Lali, dont les seins sont des oranges et son corps, une guitare, finit par épouser le Chef du KGB. Mère, frappée du double malheur d'être juive et stérile, donne tout de même naissance à Fils dont l'incomparable mémoire lui permet d'enregistrer une incroyable quantité d'informations sans qu'il lui soit possible d'apposer un nom sur un seul visage. Il y a également cet œil qui n'ouvre qu'à moitié et les phrases très courtes qu'il doit jeter sur papier pour qu'elles cessent enfin de le hanter... et cette peur de Grand-Père pour les femmelettes. Survient la mort de Père, les regrets de Fils qui n'a pas cru en l'imminence de cette disparition et le refus de Grand-Père qui continue de lui écrire des lettres.

*Le tiroir au papillon*, rédigé avec une incomparable économie de moyens, se rapproche plus de la *novella* que du roman. À la façon de Fils qui doit rédiger des phrases très courtes pour se libérer l'esprit, l'auteure a opté pour une esthétique parfaitement épurée. Plus que jamais, le lecteur est maître. Mais ce petit récit n'en traverse pas moins les époques depuis l'instauration de la Géorgie soviétique en 1921 jusqu'à son affranchissement du communisme à

la fin des années 1980. On a simplement l'impression d'atteindre la charpente d'un roman fleuve. Ce petit chef-d'œuvre, truffé de poésie et d'images évocatrices, se dévore d'un seul souffle.

Marie-Renée Lavoie

Nilma Saint-Gelais

#### LE FOU DU PARADIS

Guérin, Montréal, 1998, 396 p.

Premier roman de Nilma Saint-Gelais, *Le fou du paradis* raconte l'histoire d'une riche famille d'Outremont dont la vie est subitement bouleversée par l'enlèvement de Fanny, leur fille de sept ans. Pendant que le père, Antonin Carderi, arbore son habituelle indifférence pour se consacrer uniquement à son entreprise de publicité, Maryse, la mère, vit un véritable supplice. Appelée à s'occuper du cas de la fille des Carderi, l'enquêteur Édouard Thomasin réussit, à force de recherches assidues, à remonter la piste du kidnappeur, sans pour autant soupçonner toute la perversité du jeu élaboré par le machiavélique bourreau, jeu dans lequel Maryse elle-même plonge inexorablement, entraînée par son amour maternel.

Diplômée en service social, Nilma Saint-Gelais s'intéresse aux multiples facettes de la maladie mentale ainsi qu'à la violence perpétrée sur des femmes et des enfants. Ce roman policier s'inscrit probablement dans une recherche plus poussée sur le sujet. Malgré quelques invraisemblances, une narration s'effectuant dans un langage plus utilitaire que littéraire et un ton qui présente parfois une légère tendance à l'exagération, *Le fou du paradis* demeure un ouvrage intéressant sur le plan de la psychologie et de la réalité dont il se veut le reflet. Écrire un roman policier présente un défi ; il s'agit de laisser des pistes au lecteur sans pour autant dévoiler prématurément la solution de l'énigme. Aussi l'auteure peut-elle être fière de son premier « enfant de papier ».

Julie Blanchet-Chouinard

## ...un lit rempli de sang

Jacques Jacob

### LILI RIMBAUD

Flammarion Montréal,

1998, 398 p.

L'auteur de la série *Marguerite volant*, Jacques Jacob, a choisi de publier un polar en trois parties pour son premier roman. L'histoire débute en 1969, à Thetford Mines. Lili Rimbaud, âgée de dix-sept ans, aspire à la liberté. Sa beauté ne parvient pas à faire oublier sa jambe infirme. Orpheline de mère, elle est surprotégée par son frère Marc et son père Fernan. Jack Depaul, un voleur de banques, tombe amoureux d'elle et lui donne l'argent pour l'opération. Guérie, Lili collectionne les soupirants et commence son journal « le premier jour du reste de sa vie » (p. 72).

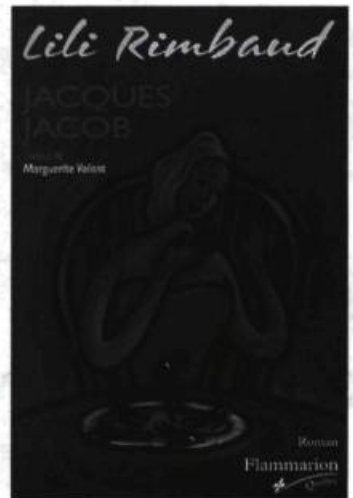
À partir de ce moment, ceux qui tentent de s'approprier Lili trouvent la mort. Conrad Brault, qui pensait qu'elle l'épouserait par dépit, se suicide. Jack la kidnappe, puis se fait descendre lors d'un vol de banque par Jos Campeau, un policier amoureux de Lili. Enceinte de Jack, la jeune femme épouse Benoît Marchand pour se faire une nouvelle vie. Dans la deuxième partie du roman, l'héroïne se fait désormais appeler Liliane et cesse la rédaction de son journal : « j'ai assez de peines comme ça sans essayer de me les rappeler » (p. 179). Dès leur nuit de noces, Benoît boit beaucoup et la bat. Le jour où il menace insidieusement de s'attaquer à sa jambe, elle le soule et disparaît, le laissant dans un lit rempli de sang. Persuadé d'avoir assassiné son épouse, Benoît tue le frère de Lili, venu lui poser des questions sur la disparition de la jeune femme.

La dernière partie, la plus intéressante au niveau de la narration, raconte à la fois le

NOUVEAU Trônes



Jacques Jacob



les seins sont des oranges...



procès de Benoît au présent et, au passé, comment Lili a exécuté son plan. Désespérée des conséquences de ses actes, elle tente de se suicider et perd la mémoire. Le livre se termine sur une fin ouverte. Le procès de Benoît terminé, Jos Campeau recherche Lili toujours amnésique. Le lecteur a l'impression que le roman n'est pas fini. L'auteur crée une attente pour le tome suivant : *Alias Betty Bilodeau*. Sans description excessive, Jacques Jacob a bien su dépeindre les sentiments de Lili. L'écriture simple, sans fioritures, laisse toute la place au suspense qui captive le lecteur jusqu'à la fin.

Geneviève Jacques

Jacques Savoie

#### UN TRAIN DE GLACE

La courte échelle,  
Montréal, 1998, 221 p.  
Coll. « 16/96 »

Troisième volet de la trilogie comprenant déjà *Le cirque bleu* (1995) et *Les ruelles de Caresso* (1997), *Un train de glace* de Jacques Savoie présente une histoire « hallucinante » (p. 101) mettant en vedette Marthe Daguerre à la recherche de son père naturel. Accompagnée de son fiancé Hugo, celle-ci aboutit « au bout du monde », à l'île d'Entrée, ce caillou noir planté en plein golfe du Saint-Laurent, qui donne accès aux Îles-de-la-Madeleine. Pourquoi son père, François Bérubé, l'a-t-il attirée dans « son » île ? C'est qu'il veut éviter aux quatre clans, « les Brown, les Donaghue, les McCarthy et les Johnson » (cette énumération revient en forme de litanie dans le roman) — clin d'œil

évident aux *Fous de Bassan* d'Anne Hébert —, le catabolisme, c'est-à-dire l'« étiolement génétique » (p. 110) résultant de la consanguinité, en faisant venir des « étrangers » pour diversifier la population. Sans le savoir, Marthe, avec sa passion des livres, pro-

pose d'attirer des lecteurs dans l'île, ce qui provoque l'ire des insulaires, tous anglophones, mais inféodés financièrement par le francophone Bérubé, qui craignent pour leur langue ! C'est le monde à l'envers.

Une suite d'épisodes rocambolesques promène Marthe et Hugo, ainsi que les deux fils de François Bérubé, de l'île d'Entrée à Moncton, puis de Moncton à Mont-Joli, par l'Océan Limitée, train qui relie les provinces atlantiques au Québec, mais qui s'immobilise à Amqui, à cause d'une forte tempête de neige et de glace.

Rien à redire sur l'articulation des épisodes car tout est remarquablement bien ficelé. C'est plutôt du côté de la vraisemblance que la crédulité du lecteur est le plus sollicitée. La recherche frénétique de Marthe et Hugo relève de comportements plutôt irrationnels, aux limites de l'absurde, et sombre dans le roman d'aventures, sinon policier, le plus échevelé. La narration, assumée successivement par Marthe, par Hugo et par un narrateur omniscient, comme dans les deux romans précédents, si elle semble un peu insolite, permet des points de vue, des regards différents, sans nuire au fil du récit. L'écriture, précise et efficace, n'en empêche pas la vivacité, qui résulte plus du choc des événements que de la chaleur du style, car celui-ci cherche à émouvoir par des artifices un peu forcés. N'empêche, la trilogie connaît un heureux dénouement. Ils vécurent heureux et...

Gilles Dorion

Daniel Pennac

#### AUX FRUITS DE LA PASSION

Gallimard, Paris, 1999, 220 p.

Après un arrêt de trois ans, Daniel Pennac renoue avec la famille Malaussène, en nous invitant cette fois à célébrer le mariage de Thérèse avec le comte Marie-Colbert de Roberval, conseiller référendaire de première classe.

L'union a tout pour surprendre, et Benjamin en premier lieu qui s'y oppose farouchement. En effet, il trouve étrange qu'un énarque, aristocrate de surcroît, se soit épris de sa sœur alors qu'elle déchiffrait son

thème astral, comme il paraît à ses yeux infiniment louche que son futur beau-frère prétende vouloir se consacrer, avec l'aide de Thérèse, à soulager la misère du monde. Tant de désintéressement de la part d'un politicien invite au plus grand scepticisme. Mais Benjamin doit bien s'incliner devant le fait que l'amour ne se combat ni par la raison, ni par la menace, ni par aucun autre des moyens qu'on puisse inventer pour dissuader une sœur égarée par ses brumes au point de ne même plus se fier aux révélations des astres... auxquels les événements qui surviendront une fois le mariage consommé viendront bien sûr donner raison !

Version augmentée d'un récit paru en feuilleton dans *Le Nouvel Observateur* l'été dernier, *Aux fruits de la passion* n'amuse pas autant que les épisodes précédents de la série, et l'on peut se demander si sa forme initiale et les contraintes qu'elle impose n'en sont pas responsables. Ce qui fait le bonheur de lire Pennac — un art inégalé du détournement de langage, et celui de faire adhérer le lecteur à l'in vraisemblable — n'est pas également présent dans ces pages auxquelles on sent que le temps a manqué. Il y a bien sûr des moments absolument réussis, des petits bijoux d'observations à la fois pénétrantes et humoristiques où Pennac révèle sa maîtrise de la langue et de l'ironie (voyez la page 100), mais ils restent malheureusement trop rares. Quant au récit, bien que non exempt de rebondissements savoureux dont la plupart sont imprévisibles, il y manque cette surenchère abracadabrante d'événements plus gros que nature tels qu'on en retrouvait par exemple dans *Monsieur Malaussène*, pour que le lecteur soit tout entier transporté.

La dernière livraison de la « saga » ne rend donc pas hommage aux romans précédents. Certes, on prend plaisir à retrouver la tribu Malaussène, même si elle n'est pas au meilleur de sa forme. Toutefois, ce plaisir est assombri du regret que la série ait perdu sa fraîcheur. Ses nombreux amateurs, dont je suis, n'ont plus qu'à espérer qu'il s'agisse là d'un essoufflement passager...

Virginie Rompré

Ils  
vécurent  
heureux  
et...





Luc Asselin

## ...libre de semer la mort par les flammes

Luc Asselin  
**PHÉNIX**

L'Hexagone, Montréal,  
1999, 288 p.  
Coll. « Fictions »

**A**près un premier roman, *Guerre*, paru en 1993, Luc Asselin vient avec une œuvre qui catapulte cette fois son lecteur en pleine guerre civile espagnole sur les traces d'un redoutable pyromane. Un fou dangereux, certes, mais un ingénieux poseur de bombes.

Manuel Encina a toujours été fasciné par les boules de feu. Il peaufinait chacune de ses explosions afin que les flammes qui en jaillissent participent d'un véritable chef-d'œuvre. Que des hommes y laissent leur peau lui importait peu ; seul son art comptait. Ainsi, une fois pris dans les filets de la justice, il dut s'en remettre à la folie — par convenance — pour sauver sa peau. Enfermé dans un asile où les fous sont tous plus fous les uns que les autres, il continuera de rêver de boules de feu, refusant de reconnaître ses torts, incapable d'éprouver tout remords.

Mais un beau jour, la guerre civile éclate en Espagne. L'une des factions pour la lutte antifasciste du pays, le POUM (Parti Ouvrier de l'Unification Marxiste), vient recruter Encina en qualité d'artificier. Dans les circonstances particulières d'une telle guerre, un homme capable de construire des bombes incendiaires à partir de rien est un atout majeur. Il est alors entraîné à Madrid puis envoyé à Tolède pour échafauder la prise de la forteresse de l'Alcazar. Devant l'échec de l'assaut et l'imminence de l'avancée fasciste, l'équipe d'artificiers se replie vers Madrid pour en assurer la défense, car « [c]elui qui tient Madrid tient l'Espagne ! » Mais la défense se transforme rapidement en difficile résistance. Usant de son ingéniosité, celui que l'on nomme désormais Pavel sait concocter quelques artifices fort efficaces qui lui valent la reconnaissance des siens.

Si la proximité de ses semblables n'a toujours été pour lui qu'une menace de trahison, elle devient, au fil des épreuves, une source de réconfort. Maintenant libre de semer la

mort par les flammes, il finit par éprouver un dégoût profond pour son art. Et avec la venue des remords, il se réjouit d'une guérison d'autant plus inattendue qu'il ne s'est jamais avoué malade. La guerre est aussi pour lui un rite initiatique pour l'apprentissage de l'amour et de l'amitié. Il découvre en ceux qu'il apprend à aimer la même souffrance qu'il s'imaginait seul à vivre. Mais il lui faut, malgré tout, continuer d'assumer son passé.

*Phénix*, c'est l'histoire de l'humanisation d'un homme qui, par la découverte de l'amour, se révèle à lui-même. La guerre civile, décrite par le fonctionnement d'une petite faction de la gauche, devient le support de la transformation intérieure d'un homme incurable. Asselin offre un récit tout à fait surprenant, hors du commun, et c'est peut-être ce qui en fait, en partie, une œuvre admirable. Les histoires parallèles de la guerre et du héros se fondent dans une chimie si bien calculée qu'il est impossible de ne pas désirer le salut d'un homme qu'on finit par trouver exceptionnel. Un roman à lire, un auteur à découvrir.

Marie-Renée Lavoie

Michel Désautels

**SMILEY**

VLB, Montréal, 1998, 184 p.

**A**vec *Smiley*, Michel Désautels, lauréat du prix Robert-Cliche, a fait une entrée remarquée dans le monde de la littérature, lui qui, comme journaliste, a déjà convaincu une foule d'auditeurs et d'auditrices de son immense talent. L'histoire de son premier roman se déroule à Atlanta, pendant les Jeux olympiques de 1996, les « Jeux du centenaire », ainsi qu'on les a surnommés. Plusieurs récits s'entremêlent qui bouleversent bien des destins. C'est ainsi, par exemple, que le lecteur fait la connaissance d'un jeune Noir, Smiley, le héros, qui rencontre, au restaurant où il est l'homme à tout faire, un journaliste allemand, Gunther, affecté à la couverture des Jeux. Un peu plus tard, il est mis en contact, par un pur ha-

sard, avec Madiba, l'entraîneur de James Jackson, l'homme le plus rapide au monde qui aspire à la médaille d'or du 100 mètres. Grâce à lui, le journaliste obtient pour *Elle*, une compatriote de la chaîne culturelle germano-française Arte, une rencontre avec l'athlète, qu'elle soupçonne d'avoir absorbé des médicaments interdits par le CIO, ce qui risque de ruiner sa carrière. Elle le fait chanter et réussit à lui faire signer un contrat d'exclusivité qui lui rapportera gros car elle a découvert aussi que les responsables du comité antidopage ont confié les analyses à des amis incompetents incapables de déceler avec certitude les substances interdites. Le vieux président du CIO est donc forcé d'intervenir et d'ordonner qu'aucun résultat positif ne soit divulgué pour ne pas « entacher la crédibilité de ces Jeux » (p. 138). Jackson n'est donc pas inquiété et remporte la médaille d'or, alors qu'Elle empoche son million US et le journaliste, une auto de luxe. Smiley, lui, qui subit depuis plusieurs années, à la suite d'un délit mineur, le chantage d'un policier blanc amateur de sexe, connaît une fin tragique après avoir réglé ses comptes avec le sordide homme de loi.

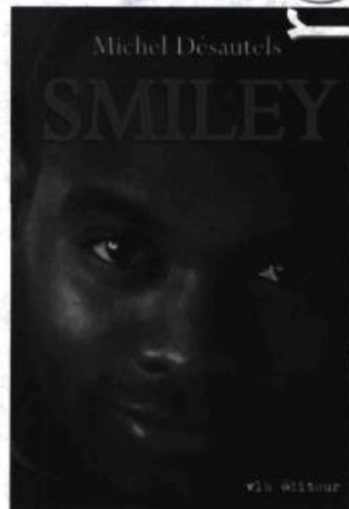
Désautels sait soutenir l'intérêt. L'intrigue est bien menée, bien ficelée. L'écriture est agréable, et l'ironie est souvent au rendez-vous. Les personnages, bien campés, sont loin d'être des pantins et, comme le narrateur, sont capables de sentiments et d'émotions. Mais prudes s'abstenir. Sur-tout, ne pas lire la fin avant le petit déjeuner ! Vive-ment le deuxième roman !

Aurélien Boivin



Michel Désautels

romans





# Morituri te salutant

Paul M. Marchand  
**SYMPATHIE POUR  
LE DIABLE II**  
**Morituri te salutant**

Laclôt, Outremont, 1999, 138 p.

**A**utant le premier tome de *Sympathie pour le diable* de Paul M. Marchand m'avait complètement bouleversé, autant le second volet m'a laissé quelque peu indifférent. Marchand, vous l'avez sûrement aperçu lors d'entrevues télévisées ou dans les journaux, aime, voire adore déranger. Il s'est donné le titre de journaliste afin d'aller constater sur place et pour rapporter les horreurs et les atrocités que peuvent engendrer les guerres. L'auteur est donc allé se balader, durant une dizaine d'années (de 1984 à 1994), en plein cœur de Beyrouth et de Sarajevo, alors que ces endroits étaient aux prises avec une vraie crise. Il décrit, dans ses deux récits, l'atmosphère qui régnait en ces lieux peu recommandables et raconte des aventures auxquelles il a été mêlé et a survécu. Il fait aussi le décompte des nombreux cadavres qu'il a débutsés. Inutile de dire que les cigares qu'il adore tant fumer, il les a mérités.

L'ennui dans tout ça, c'est que outre le chapitre où Marchand est touché par le projectile d'un tireur embusqué alors qu'il conduit sa voiture en compagnie de copains journalistes, la suite de *Sympathie pour le diable* finit par tomber sur les nerfs. Je m'explique. Certes, ce livre n'a pas été écrit par un joueur de hockey, j'en conviens. Il est important de bien parler et de bien écrire, j'en conviens aussi. Mais trop, c'est trop. On dirait que l'auteur a voulu impressionner plus par sa plume que par les faits rapportés. Le résultat est décevant : ce récit est moins accessible et, par le fait même, moins percutant que le premier.

Certes le lecteur est impressionné dès les premières pages, mais il s'en lasse (trop ?) rapidement. Il est, à mon avis, inutile de raconter quoi que ce soit avec des mots que « le

petit peuple », dont je fais partie, ne peut comprendre ou avec des phrases de douze pieds de long (1<sup>re</sup> chose à ne pas faire quand on pratique le journalisme selon mes professeurs à l'université). Vocabulaire trop recherché sans aucun doute car d'aucuns seront obligés de relire la même page deux ou trois fois avant de saisir entièrement le message de l'auteur. Marchand avait réussi un coup de maître avec son premier récit. La suite, même si elle contient certains passages intéressants, offre beaucoup moins. Le but d'un livre n'est pas d'abord d'assurer le succès commercial, mais bien d'être lu et de rejoindre le public, le plus vaste possible. Ce deuxième tome est pour gros bonnets seulement !

Marc-André Boivin

Noëlle Lorient  
**VERA**

Albin Michel, Paris, 1998, 203 p.

**I**l est difficile d'imaginer que Vera, une chienne peu ordinaire, bouleverse le rythme de la vie et même la nature des sentiments de sa maîtresse. Au début, le petit boxer attendrissant et peureux croule sous les marques d'affection du mari d'Anne, lequel se débat avec les menaces de divorce de son avocate de femme. Peu à peu s'installe un transfert étonnant, tout de sollicitude pour l'animal : la pulpeuse femme de la fin quarantaine perd pied et toute la famille assiste quasi médusée à la métamorphose. Vera, l'animal, est vite haussé au rang de l'humaine nature avec toutes les caractéristiques sensorielles et spirituelles ordinairement dévolues aux plantigrades évolués. On assiste alors à une kyrielle de situations où la bête prend la vedette et impose, par le biais de celle qui l'aime, des compromis à l'entourage pas nécessairement enclin à partager son territoire avec le quadrupède. Au reste, une troublante histoire d'amour prend forme : si la protagoniste a largué son mari par fatigue de la vie de couple et baise occasionnellement comme par besoin purement hygiénique, voilà qu'à la fin elle devient esclave de Vera, son affection s'épanouissant pour le

mieux dans cet échange. Tout compte fait, un état de dépendance réciproque, promesse de bonheur, nourrit les liens que seule la mort brisera.

Écriture saccadée, directe, dans laquelle perce une psychologie qui ferait saliver certains cliniciens de l'âme. Qui plus est, en décrivant avec émotion la relation quasi humaine entre l'animal et sa maîtresse, il est possible d'imaginer comment, dans le train-train du quotidien, Vera fait progresser les situations, sinon les êtres. L'imagination productrice de la romancière s'amuse de formulations où éclatent superbement des images suggestives toutes empreintes de naïveté et de cynisme. Roman alerte et fascinant, pour tout dire !

Ivon Bellemare

Aki Shihimaki

**TSUBAKI**

Leméac/Actes Sud,

Montréal/Arles, 1999, 121 p.

**E**lle est née à Montréal, mais elle habite Montréal depuis plusieurs années où elle a appris le français. Et c'est dans cette dernière langue qu'elle a écrit *Tsubaki*, un premier roman qui étonne par la qualité et la densité de la narration qui prennent le lecteur dès les premières pages.

Une jeune fille, Nakiko, reçoit deux lettres Yukiko Horibe, une survivante de la bombe atomique de Nagasaki, confie deux lettres à sa fille, Nakiko, alors qu'elle est en train de mourir. La première est destinée à son oncle Yukio Takahashi, un frère de sa mère dont elle ignorait l'existence jusqu'à maintenant ; la seconde est la confession de la mère qui confie ainsi à sa fille un secret de famille tellement lourd à lire que la jeune fille fomentera un plan diabolique afin d'en finir une fois pour toutes avec le mensonge, l'hypocrisie et son père.

L'auteure parvient à créer une telle atmosphère grâce à la manière avec laquelle elle aborde la narration que l'on se prend nous aussi à en vouloir au père et à souhaiter que Nakiko en finisse une fois pour toutes avec ce despote. Le style télégraphique, la simplicité des structures phrastiques et l'économie dans la

romans



Paul M. Marchand



## Elle collectionne les hommes comme d'autres les timbres

description donnent un caractère incisif à ce petit roman.

Difficile d'aller plus loin dans l'appréciation de ce premier roman sans livrer une intrigue que l'on découvre au fur et à mesure que l'on avance dans la lecture de la lettre de Nakiko. *Tsubaki*, ce qui veut dire camélias en français, est un prime roman qui nous révèle une auteure du calibre de Yoko Ogawa.

Jean-Claude Latreille

Christine Brouillet

LES NEUF VIES D'EDWARD

Denoël, Paris, 1998, 332 p.

**S**i tous les chats avaient le talent et la personnalité d'Edward, le héros du dernier roman de la prolifique Christine Brouillet, je m'empresserais d'en acquiescer un, moi qui n'ai jamais été attiré par les félins. L'abyssin de Brouillet a des pouvoirs pour le moins insolites, voire étranges, depuis qu'il a hérité, dans l'une de ses vies antérieures, de « cette faculté épuisante de percer les pensées des hommes qu'il touch[e] de son museau » (p. 41). Il possède, en outre, une excellente mémoire, lui qui a traversé plusieurs siècles, depuis l'Antique Égypte jusqu'à l'Occupation, grâce à ses huit vies antérieures. Il partage donc le quotidien des humains qu'il côtoie et ne ménage rien pour attirer l'attention. Il est tout dévoué à sa maîtresse Delphine Perdrix, photographe célibataire âgée d'environ 35 ans, qui habite la banlieue parisienne après avoir vécu pendant vingt ans au Québec. Elle collectionne les hommes comme d'autres les timbres ou les cartes de hockey. Aussi le plus souvent déçu du choix de sa maîtresse, Edward s'est juré de lui trouver un mari, un vrai, qu'elle pourrait aimer, tout comme lui d'ailleurs. Il se met donc à la recherche d'un ancien maître, un écrivain public, un certain Sébastien Morin, qui l'a soigné dans sa cinquième vie, alors qu'il naviguait vers la Nouvelle-France. Car Edward croit fermement que les bipèdes sans plume se réincarnent comme les chats. Il ne néglige rien, inventant

même la maladie pour atteindre son but. Mais Delphine a la malencontreuse idée de se mettre les pieds dans les plats et de se placer dans des situations pour le moins compliquées, voire dangereuses à l'occasion. Surtout depuis qu'elle a ouvert sa porte et fait une place dans son lit à un Américain, James Anderson, qui se prétend journaliste au *New York Times*. S'amorce alors une intrigue policière dont Brouillet est avide, car le faux journaliste et un collègue, Alain-Justin Laguay, se sont lancés dans une opération pour le moins illicite. Et Anderson, tueur professionnel, ne recule devant rien pour éliminer ceux et celles qui risquent de lui nuire. Mais heureusement Edward veille au grain et parvient à déjouer le complot en découvrant enfin celui qui devait sauver Delphine.

Le roman de Brouillet est construit à la manière d'un roman policier d'où le suspense n'est pas absent. Les nombreux retours en arrière, qui ont dû nécessiter de la part de la romancière et de son documentaliste une longue et patiente recherche à travers les siècles et qui s'enchaînent par le procédé des associations d'idées, ralentissent cependant considérablement l'action et diminuent l'intérêt. Il faut dire toutefois que ces retours ne sont pas tout à fait inutiles car ils permettent au lecteur de mieux connaître la psychologie du chat savant et les divers traits de sa personnalité. Précisons aussi, à l'avantage de la romancière, que le même lecteur en vient facilement à oublier que le héros est un chat.

Aurélien Boivin

Albert Martin

L'HOMME ET L'ENFANT MAURE

Illustrations de Louise Latraverse

Le Loup de Gouttière, Québec,

1998, 211 p.

**L**orsque le récit débute, l'histoire, elle, se poursuit depuis un bon moment. « Une ombre sillonne le sol sec. Malika marche, dévêtue, sur la route ». Luc et son chauffeur marocain, Jawad, rencontrent ainsi pour la première fois la petite fille qui demeurera toujours

une ombre à leurs yeux. L'enfant mystérieuse, abandonnée, dit-elle, par son frère sur la route, entraînera les deux hommes dans la recherche de sa demeure, quelque part au Maroc. Un lieu virtuel, évanescant, qui guide plutôt Luc et Jawad vers le chez-soi tapi dans leur for intérieur.

Incapables de s'entendre, ils se séparent, Malika et Luc d'un côté, Jawad de l'autre. Ils poursuivent cependant ce qui ressemble de plus en plus à une quête, la quête mystique de la vérité avec laquelle on arrive à suffisamment de confort pour assumer sa vie. Afin d'y parvenir, Jawad doit concilier sa soif de liberté, où s'expriment les aspirations de l'homme civilisé, et l'influence de l'homme noir qui s'est intégré à la famille, y apportant la magie et ses maléfices. Jawad porte en lui la problématique des populations nord-africaines, divisées par un mode de vie occidental « entaché » de religion musulmane et de sorcellerie. À l'opposé, Luc trouve dans ces lieux exotiques ce qu'il n'ose se révéler chez lui. On apprend, tout doucement, au fil du récit, qu'il a perdu un fils, et que son couple ne se relève pas de cette mort tragique. Submergé par une culture du recommencement, des arabesques, de l'éternel retour, il finit par craindre à son tour la magie de l'homme noir et lui impute ses malheurs passés.

Dans un dédale de situations étranges aux yeux de l'Occident, Luc sert de guide au lecteur qui parcourt dans les pages de ce roman fortement imprégné d'images poétiques un voyage tant culturel qu'intérieur. Récit, paraboles et magie sont tour à tour convoqués dans cet univers aussi troublant que séduisant. Albert Martin a produit là un roman remarquable, tant par la trame narrative et la justesse du style que par les réflexions qu'il présente. Sans doute y a-t-il même de ce côté surenchère, mais la pertinence des idées et la rigueur des recherches compensent cet excès.

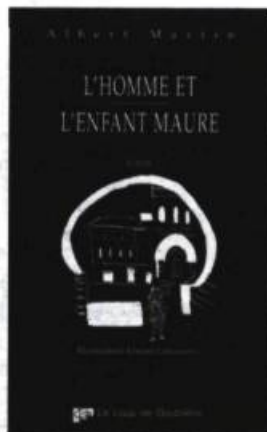
Marc-Antoine Tanguay-Lauzière

NOUVEAUX ROMANS



Christine Brouillet

Oublier  
que le  
héros est  
un chat...





## ÉCRIVAINS D'AILLEURS

Tangence, n° 59, janvier  
1999, 153 p.

Le numéro 59 de la revue *Tangence* explore avec à-propos le thème des auteurs venus d'ailleurs et qui publient dans une langue qui n'est pas pour eux maternelle. L'on sait que depuis un bon nombre d'années la critique universitaire scrute le phénomène de cette littérature dite « allophone ». L'originalité de ce numéro que dirige Hans-Jürgen Greif réside dans l'ouverture du champ d'analyse aux horizons élargis. En effet, les études mettent en relation, établissent des liens et relèvent les différences les plus apparentes des effets plus ou moins marquants de l'immigration. Le statut de l'écrivain en terre d'accueil forme un premier groupe d'essais : la distinction indispensable entre sujets exilés en rupture avec leur pays d'origine et sujets immigrants en progrès vers l'obtention d'une nouvelle identité ne gomme pas pour autant la question fondamentale de la « nationalité littéraire de l'auteur » qu'interroge *La Québécoise* de Régine Robin. Après de tels propos, l'illustration de Ying Chen, d'origine chinoise, et de Mona Latif-Ghattas, Égyptienne de naissance, met en évidence les mémoires individuelles multiples qui colorent pour ainsi dire les textes de la littérature québécoise en mutation. Dans un autre ensemble d'articles, les essayistes font valoir l'engagement social de l'écrivain allophone par l'établissement de ponts entre sa communauté d'origine et la société qui l'a accueilli. L'expérience d'Azouz Begag, écrivain « beur » travaillant en France, et l'apport de Peter Klaus, fort de ses connaissances en littérature comparée, sont complétés par la démarche qui caractérise également l'étude de Hans-Jürgen Greif. Après la présentation de Saïd, poète iranien exilé en Allemagne, la revue a eu l'excellente idée de laisser la parole à trois écrivains : Juan Alonso, Américain d'origine argentine, Zebra Çirak, poétesse turque vivant en Allemagne, et, enfin, Sergio Kokis, Québécois né au Brésil.

Les multiples points de vue des essayistes sur un sujet aux contours marqués de nombreuses saillies rappellent la difficulté de saisir les paramètres communs qui forment une

littérature qualifiée d'allophone. Quoi qu'il en soit, l'éventail intelligemment choisi des auteurs retenus offre la perspective d'un enrichissement littéraire collectif.

Yvon Bellemare



Carole Fréchette  
**LES SEPT JOURS  
DE SIMON LABROSSE**  
Actes Sud/Leméac,  
Arles/Montréal, 1999, 61 p.  
Coll. « Papiers »

« Il y eut un soir, il y eut un matin » ; le même leitmotiv qui segmente le récit de la création du monde dans la Genèse découpe sept journées dans la vie de Simon Labrosse et dans sa difficile mise au monde de lui-même. Nous le suivons dans son parcours où, pour tenter de survivre dans une société qui le récuse, il s'invente des métiers originaux : « cascadeur émotif » assumant les univers affectifs difficiles des autres, « spectateur personnel » dont le regard donne l'impression de vraiment exister, « finisseur de phrases » permettant d'aller enfin au bout de ses idées et de ses sentiments. Il est aussi « flatteur d'egos » car il tente de réconcilier les êtres avec eux-mêmes, « alléger de conscience » assumant les culpabilités et les angoisses, et « amoureux à distance » créant des amours si absentes du quotidien. Enfin, en tant que « remplisseur de vide », il peut donner — comme la télé ou comme un personnage de Beckett — l'impression d'exister.

## Un regard troublant et une larme froide

Chaque jour présente le même rituel de statistiques économiques jumelées parodiquement à sa vie personnelle de margi-

nal, le même scénario de tentatives infructueuses d'occuper un peu d'espace dans une société refermée sur ses certitudes et ses règles aliénantes. Avec Léo, dont la révolte éclate dans ses mots de poète, et avec Nathalie, Simon est un rêveur de vie, un Candide et un Charlot des temps modernes dont les aspirations se butent à un mur d'indifférence ou de refus. Pour ces jeunes dont tout l'être est aspiration, est-ce la société qui est aveugle ou est-ce la vie qui est « mal foutue » ?

La pièce fait sauter le quatrième mur, interpellant fréquemment les spectateurs ; elle se met aussi en abyme en faisant appel au procédé du théâtre dans le théâtre pour multiplier les fictions habilement intégrées dans une écriture fort efficace. La palette des registres est large et l'atmosphère changeante : ton bon enfant et complice, émotion vibrante mais contenue, douloureux cris de révolte ravalés, répliques dérapantes, amusantes et grinçantes. Il affiche aussi une pudeur amusée où pointe le désespoir, des accents de Ionesco et de Beckett. Un regard troublant et une larme froide comme le personnage de Paul Klee figurant sur la page de couverture. Une très bonne pièce.

Gilles Girard





Mercedes Palomino, Guillermo de Andrea, Serge Turgeon  
**LE THÉÂTRE DU RIDEAU VERT**  
**50 ans à célébrer le théâtre**  
**(1949-1999)**  
 Leméac, Montréal, 1999, 203 p.  
 [album photo]

**A**u départ, il y a un demi-siècle, la passion et les rêves obstinés de deux femmes de théâtre, Yvette Brind'Amour et Mercedes Palomino, et ce fut la création du Théâtre du Rideau Vert, première compagnie théâtrale professionnelle au Québec et au Canada. Cet album photo témoigne éloquentement de ce cheminement exemplaire à travers la dramaturgie internationale et québécoise du « dur désir de durer » et de créer. Sur quoi donc se fondent les préjugés à l'effet que le Théâtre du Rideau Vert ait été identifié trop souvent au seul théâtre de boulevard, aux pièces de Feydeau, d'Achard ou de Labiche, ce qui de toute façon n'aurait rien de hon-

teux ? En effet, une diversité d'auteurs dramatiques de premier plan y ont été joués. En voici un échantillonnage au fil des ans : Lorca, Sartre, Musset, Claudel, Beckett, Tourgueniev, Shakespeare, Molière, Tchekhov, Calderón, Duras, Pirandello, Fo, Williams, Marivaux, Albee, Mishima, Strindberg, Ionesco, Ibsen, Brecht, Beaumarchais et combien d'autres ? Et place aussi à des pièces québécoises (de Félix Leclerc dès 1955) et à des créations de pièces majeures de notre théâtre : *Les belles-sœurs*, *Albertine en cinq temps*, *La Sagouine*. Cette compagnie théâtrale fut aussi longtemps la seule à produire du « théâtre jeunesse », entre autres *l'Oiseau bleu* de Maeterlinck, « 50 personnes en scène ».

Après les hommages de politiciens, le volume nous présente les « Mots » de Mercedes Palomino (Mecha), directrice générale, du directeur artistique Guillermo de Andrea et un avant-propos du directeur général adjoint Serge Turgeon. Suit

un fort utile répertoire sous forme de tableau synoptique de toutes les pièces jouées de 1948 à la saison 1998-1999. Puis, l'essentiel : un bel album photo noir et blanc qui suit à la trace — une photo par spectacle — une programmation hétérogène. Des photos qui font rêver, des visages disparus, d'autres encore pleinement actifs, de brefs témoignages de comédiens ou d'auteurs (Michel Tremblay racontant l'entente au sujet des *Belles-sœurs*). Le livre garde aussi en mémoire les noms de tous ces artisans d'une fascinante aventure théâtrale en fournissant une liste des comédiens, metteurs en scène, assistants à la mise en scène et régisseurs, concepteurs, directeurs de production, techniciens et responsables de la billetterie et de l'accueil, tous étant importants dans ce travail d'équipe et cette admirable traversée de l'histoire théâtrale qui se poursuit.

Gilles Girard



Yvette Brind'Amour



Mercedes Palomino

